

LES DÉBUTS
DE LA
LANGUE LITTÉRAIRE
CHEZ LES SERBES

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR
BORIS UNBEGAUN



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1935

LES DÉBUTS
DE LA
LANGUE LITTÉRAIRE
CHEZ LES SERBES

LES DÉBUTS
DE LA
LANGUE LITTÉRAIRE
CHEZ LES SERBES

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR
BORIS UNBEGAUN



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1935



A MON MAÎTRE

MONSIEUR ANDRÉ VAILLANT

AVANT-PROPOS

Mon intention a été d'abord d'étudier la langue littéraire serbe du début du XIX^e siècle, donc de l'époque qui a immédiatement précédé la création du serbo-croate littéraire par Vuk Karadžić. Je voulais contribuer par là à combler une lacune qui me paraissait particulièrement gênante pour qui veut mesurer la valeur exacte de la réforme de Karadžić. Mais le dépouillement terminé et les matériaux réunis, je me suis aperçu qu'une étude ainsi conçue n'était guère réalisable tant qu'on ne possédait pas quelques précisions sur l'évolution du serbe littéraire durant le XVIII^e siècle. Ces précisions, j'ai essayé de les grouper dans le présent mémoire, en me réservant pour plus tard l'étude linguistique du début du XIX^e siècle.

Cet ouvrage a rencontré beaucoup d'aide et d'obligeance qui m'ont sincèrement touché.

M. André Vaillant m'a, comme à son ordinaire, prêté une main secourable aux divers stades de mon travail ; de nombreuses pages du livre gardent le reflet de ses suggestions dont il m'a laissé disposer sans compter. M. André Mazon, de son côté, a bien voulu lire l'ouvrage en manuscrit et m'aider dans mes efforts ; c'est à lui que je dois l'honneur de voir figurer mon livre parmi les *Travaux* de l'Institut d'études slaves. J'adresse à ces deux maîtres ma reconnaissance chaleureuse et amicale.

Je me plais de dire ici ma vive gratitude à MM. Georges Maitre et N. F. Preobrazenskij pour les précieuses indications qu'ils m'ont fournies avec une inlassable obligeance.

MM. M. N. Podoljski, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de Belgrade, V. N. Tukalevskij, directeur de la Slovanská knihovna à Prague, et Josef Volf, directeur de la Bibliothèque du Musée National de Bohême, m'ont réservé, dans mes recherches, un accueil toujours bienveillant et m'ont accordé toutes facilités pour mon travail : je leur exprime ma sincère reconnaissance.

Paris, janvier 1935.

INTRODUCTION

Le trait le plus caractéristique du domaine serbo-croate est l'existence, dans le passé, de plusieurs centres de civilisation dont chacun a développé sa littérature propre en une langue littéraire fondée sur le parler local. A cette variété de langues littéraires autochtones, il faut ajouter le slavon, langue écrite, d'origine bulgaro-macédonienne, et importée dès le x^e siècle dans le domaine serbo-croate en tant que langue d'Eglise.

Ces langues littéraires locales peuvent être classées en plusieurs groupes.

Le *slavon* a été la première langue littéraire des Serbo-Croates. Chez les Serbes orthodoxes, il en a rempli toutes les fonctions jusqu'au xviii^e siècle sans subir aucune concurrence sérieuse de la part des parlers populaires. Dès sa transplantation chez les Serbes et les Croates, le slavon des disciples de Cyrille et Méthode a subi l'influence du serbe et du croate parlés, si bien que l'on distingue deux variantes de ce slavon déformé : le slavon serbe et le slavon croate, ce dernier utilisant l'écriture glagolitique.

Parmi les parlers locaux, le premier qui se soit constitué en langue littéraire a été le *čakavien*, dans la Dalmatie septentrionale. Il existe deux littératures čakaviennes : l'une, en glagolitique médiévale, apparaît au xiv^e siècle ; l'autre, en *latinica*, sortie de la Renaissance du xvi^e siècle, et parallèle à la littérature ragusaine, disparaît vers le xvii^e siècle ¹.

Dans le domaine *štokavien*, il faut signaler tout d'abord la littérature ragusaine, laquelle est apparue à la fin du xv^e siècle, a atteint son point culminant vers le xvi^e et s'est fondue, au xix^e siècle, dans le mouvement littéraire croate : née du contact avec la Renaissance italienne, elle en a imité fidèlement les procédés littéraires et n'a cessé d'être une littérature de l'élite ragusaine de culture italienne.

Un peu plus tard, vers le début du xvii^e siècle, une littérature locale apparaît en Bosnie : créée par les Franciscains dans un but de propa-

1. Pour le problème des langues littéraires serbo-croates, voir A. Belić, « Književni jezik srpskohrvatski », dans la *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka*, II, pp. 347-358 ; pour le domaine occidental et pour la période ancienne, voir A. Vaillant, « Les origines de la langue ragusaine », *Revue des Études slaves*, IV, pp. 222-251.

gande catholique, elle est d'abord d'inspiration uniquement religieuse ; au XVIII^e siècle, elle acquiert un caractère national.

La littérature de Slavonie continue au XVIII^e siècle en quelque sorte celle de Bosnie : M. A. Reljković en est l'auteur le plus populaire et son succès est comparable à celui du Bosniaque Kačić-Miošić, puis du Serbe D. Obradović ; à la différence de la littérature ragusaine, c'est un succès consacré par le peuple (la petite bourgeoisie ou même les paysans). Vers la même époque également (XVIII^e siècle), les Serbes orthodoxes essaient de créer un mouvement littéraire en Hongrie.

En Croatie, la littérature štokavienne ne date que de l'époque illyrienne, c'est-à-dire du deuxième tiers du XIX^e siècle. Cette apparition tardive s'explique par le fait que le štokavien était en Croatie un idiome d'importation et qui s'y est substitué, en tant que langue littéraire, au *kajkavien* autochtone, dont les premiers textes littéraires remontent au XVI^e siècle.

Les langues que nous venons d'énumérer sont les langues de la littérature savante. Mais, à côté de cette dernière, se développait aussi une littérature populaire ou semi-populaire, dont les œuvres, plus mobiles en tant que libérées de la tradition livresque, se répandaient dans différentes régions en s'adaptant aux dialectes locaux. Elles exerçaient une influence souvent importante sur la littérature savante¹.

Ce sont les débuts de la langue littéraire des Serbes que nous nous proposons d'étudier.

La littérature serbe moderne est née en Hongrie. Ce fait ne doit pas nous surprendre. La domination turque maintenait, depuis le XV^e siècle, la Serbie proprement dite à un niveau de culture fort médiocre. Seuls, quelques monastères s'efforçaient de continuer les brillantes traditions du moyen âge serbe. Mais ils avaient ressenti, eux aussi, le déclin général, si bien que leur rôle civilisateur ne pouvait s'exercer dans toute son ampleur, surtout à l'égard d'une population nivelée et dépourvue de toute élite sociale. En 1690, un vaste mouvement se produit, que les historiens serbes appellent la « grande migration » (*velika seoba*) : plus de cent mille Serbes, conduits par le patriarche lui-même, Arsène III Crnojević, franchirent la Save et le Danube, avec l'autorisation, sinon sur l'invitation directe du gouvernement de Vienne. Celui-ci, soucieux de protéger le pays contre la menace ottomane, avait tout intérêt à permettre l'installation, dans les marches méridionales de l'Empire, d'un peuple habitué aux luttes contre les Turcs et qui considérait ces derniers comme ses pires ennemis. Le gouvernement autrichien s'engageait à respecter les droits de ses nouveaux sujets, tant au point de vue religieux qu'au point de vue politique. Ces engagements devaient demeurer, pour une bonne part, sur

1. Voir A. Vaillant, *article cité*.

le papier. En particulier, la clause la plus importante aux yeux des Serbes, celle qui concernait leurs libertés religieuses, fut constamment violée ; il ne pouvait guère en être autrement à cette époque et dans un État aussi éminemment catholique que le Saint Empire au xviii^e siècle. Et, de fait, tout ce siècle n'a été, pour les Serbes de Hongrie, qu'une lutte ininterrompue en faveur de leur foi orthodoxe et des droits politiques qui y étaient étroitement liés. Cette lutte, marquée par quelques insurrections et par une nouvelle émigration en Russie (notamment en 1751-1753), s'est finalement terminée à l'avantage des Serbes : le gouvernement leur reconnaissait la liberté confessionnelle en 1781 et les droits politiques en 1791.

Si dure qu'ait été d'abord l'existence des Serbes dans leur nouvelle patrie, elle leur a valu du moins un contact immédiat avec la civilisation européenne, et le développement d'une littérature et, par conséquent, d'une langue littéraire, s'est trouvé du même coup facilité. Mais ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter davantage aux conditions générales qui ont favorisé la civilisation des Serbes de Hongrie : J. Skerlić les a exposées en détail dans un excellent ouvrage, Српска књижевност у xviii веку, et nous ne les avons rappelées ici que pour éclairer l'objet principal de notre étude.

Le serbe littéraire, tel qu'il existe aujourd'hui, ne s'est formé définitivement que vers le milieu du xix^e siècle, après une longue période d'hésitations et de tâtonnements, qui n'a pas duré moins d'un siècle. C'est la lutte entre le slavon et le serbe parlé qui caractérise cette période. L'histoire de la langue littéraire des Serbes rejoint par là celle des deux autres peuples slaves orthodoxes, les Russes et les Bulgares. Il en a été à peu près de même chez les trois peuples : l'idiome autochtone s'est substitué, en tant que langue littéraire, au slavon traditionnel. Mais il y a pourtant une différence : Russes et Bulgares se sont efforcés de sauver la tradition en assignant aux éléments slavons une place honorable (les Bulgares, d'ailleurs, uniquement à travers l'influence du russe) ; les Serbes, par contre, plus révolutionnaires, ont tendu à éliminer ces éléments aussi radicalement que possible.

La création même du serbe littéraire moderne, liée au nom de Vuk Karadžić, est assez bien connue. Mais on est mal renseigné sur ce qu'a été au juste la langue littéraire au cours de la période qui a précédé la réforme de Karadžić. Certes, au moins dans les grandes lignes, on n'ignore pas ce qui s'est passé. On se représente ordinairement cette époque comme celle d'un chaos linguistique où l'on voit apparaître en fonction de langue littéraire tantôt le slavon, tantôt le serbe, tantôt un mélange des deux langues, mélange de dosage arbitraire et variable. Cette conception, il faut le reconnaître, n'est pas sans fondement : elle ne nous apporte pourtant pas la solution du problème. On aimerait avoir entre les mains une étude linguistique où le développement de la langue littéraire serait suivi pas à pas, où les différents aspects de cette langue seraient analysés et interprétés en raison de leur fonction. Une pareille étude nous fait défaut. Nous

ne disposons que des aperçus sommaires que nous offrent certains travaux d'histoire littéraire, et le meilleur est celui qu'en a donné J. Skerlić pour le xviii^e siècle¹. Cependant les aperçus de ce genre se bornent le plus souvent à une vue d'ensemble, ou bien se contentent d'enregistrer purement et simplement que tel auteur a employé le slavon ou le slavon russe, tandis que tel autre l'a mélangé de serbe et qu'un troisième, enfin, a écrit une langue populaire assez pure. Il est impossible, à dire vrai, de s'imaginer ce qu'ont été dans la réalité ces diverses recettes linguistiques, sans se reporter aux œuvres elles-mêmes. Malheureusement, les monographies consacrées à différents auteurs, comme celle de Vladan Jovanović sur la langue de Gavriilo Stefanović Venclović², ou celle de M. Sućević sur la langue de Dositej Obradović³, se limitent à l'ordinaire à l'étude des éléments purement serbes et laissent de côté ceux qui relèvent du slavon. Les travaux de ce genre sont utiles pour l'étude de la dialectologie historique, mais ils ne nous apprennent rien sur l'histoire de la langue littéraire proprement dite.

Il n'est pas dans notre intention de nous attaquer à une étude d'aussi grande envergure que celle dont nous venons de déplorer l'absence. Le présent mémoire n'a d'autre prétention que de poser le problème et d'indiquer quelques méthodes possibles pour le traiter. Nous nous efforcerons simplement de montrer quelle a été, à des étapes historiques diverses, la conception du serbe littéraire, et comment cette conception a été réalisée. Cela, du reste, de façon sommaire, et par conséquent sans donner une analyse détaillée de la langue des auteurs traités. Soucieux de ne pas donner à ce rapide exposé un caractère trop abstrait, nous avons cru utile de l'illustrer d'un nombre assez grand de textes présentés en manière d'échantillons, car il nous a semblé que, si minutieuse que puisse être une description linguistique, rien, pour nous révéler l'allure individuelle d'un texte, ne sera plus parlant, plus décisif que ce texte lui-même.

L'histoire de la langue littéraire des Serbes au xviii^e siècle se ramène, nous l'avons vu, à la lutte entre le slavon et l'idiome parlé ou, plus exactement, entre une langue écrite à base slavonne et une langue écrite à base serbe. Entre les deux aspects extrêmes, le slavon pur et le serbe des paysans, qui, l'un et l'autre, sont relativement rares dans la littérature du xviii^e siècle, il y a toute une gamme de solutions intermédiaires. Quelque hybrides que soient parfois ces solutions, on ne peut parler de *mélange* qu'en partant de la notion du *style*, car, du point de vue linguistique, on peut discerner presque toujours soit un slavon serbisé, soit un

1. Српска књижевност у xviii веку, pp. 141-157.

2. Српски дијалектолошки зборник, II, pp. 105-306.

3. Извештај Српске прав. велике гимназије Ср. Карловачке за школску годину 1913-1914, pp. 5-60.

serbe slavonisé, et rares sont les cas où nous avons affaire à une véritable langue mixte. Ce schéma est troublé par deux facteurs complémentaires : d'une part, le slavon n'est pas resté identique à lui-même durant tout le xviii^e siècle : il nous apparaît d'abord comme un slavon serbe qui, plus tard, cède la place au slavon russe ; d'autre part, ce qu'on appelle le slavon russe n'est le plus souvent qu'un russe slavonisé, et certains écrivains ont même tenté d'introduire dans l'usage le russe pur et simple comme langue littéraire des Serbes.

Le choix de tel ou tel type de langue littéraire est réglé, d'une part, par la tradition et la mode et, d'autre part, par la fonction du texte. Et, en cette matière, il importe de ne pas confondre la langue littéraire proprement dite avec la langue écrite ou, en d'autres termes, de ne pas faire entrer aujourd'hui dans la littérature des ouvrages qui, en leur temps, n'auraient osé prétendre à y trouver leur place. Il ne faut pas perdre de vue non plus la façon dont les contemporains ont conçu ces divers types, ces « variantes » de la langue littéraire. Leurs vues à cet égard, il est sans doute inutile de le dire, diffèrent souvent de celles que nous pouvons avoir aujourd'hui. Ainsi la différence entre le slavon et le serbe, qui est, pour nous, d'ordre génétique, n'était, pour les hommes du xviii^e siècle, que simplement chronologique : le slavon leur apparaissait comme l'ancêtre direct du serbe, et tel d'entre eux, en se servant du slavon russe, croyait écrire un serbe archaïsant.

L'évolution de la langue littéraire avant la réforme de Karadžić nous laisse apercevoir trois périodes : 1^o de 1690 jusque vers 1740, la langue littéraire est le slavon serbe qui continue la tradition du moyen âge ; — 2^o de 1740 jusque vers 1780, cette langue devient le slavon russe ou le russe slavonisé qui commence à être concurrencé par le serbe slavonisé et, épisodiquement, par le russe littéraire ; — 3^o au cours des vingt dernières années du xviii^e et au début du xix^e siècle, nous assistons au triomphe du serbe slavonisé et russisé en tant que langue littéraire et à des tentatives pour le remplacer par la langue des paysans, dépouillée de tout slavonisme. Ce schéma chronologique nous fournit naturellement le plan de notre étude. Ajoutons que ce plan ne tient compte que de l'évolution de la *langue littéraire* ; il ne pourrait être appliqué sans modification à l'étude de la *littérature* elle-même.

CHAPITRE PREMIER

LE SLAVON SERBE LANGUE LITTÉRAIRE

En venant s'établir en Hongrie, les Serbes ont apporté avec eux la langue littéraire dont ils s'étaient servis durant tout le moyen âge et qui n'a pas beaucoup changé jusqu'à la fin du xvii^e siècle. Cette langue était le slave d'église, mais influencé par le serbe parlé; on lui donne ordinairement le nom de *slavon serbe*. Une évolution analogue a eu lieu également en Russie et en Bulgarie où le slave d'église a abouti à deux variantes locales, le *slavon russe* et le *slavon bulgare*, dit *moyen bulgare*. La serbisation du slave d'église n'a été rigoureuse que dans le domaine de la phonétique: il va de soi qu'un Serbe ne pouvait prononcer le slavon qu'avec les ressources dont il disposait dans sa propre langue. On s'appliquait, par contre, à laisser intactes la morphologie et la syntaxe, si bien que les serbismes qui y apparaissent sont fortuits et exceptionnels. Le vocabulaire, à force de s'enrichir de mots nouveaux, était nécessairement devenu mixte. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que le slavon serbe, en tant que langue littéraire, avait développé avec le temps ses traditions propres qui ne s'identifiaient entièrement ni avec celles du slavon primitif, ni avec celles du serbe parlé. Pour se faire une idée de ce qu'a été cette langue artificielle à l'époque qui nous intéresse, nous en allons donner une citation étendue, empruntée au manuscrit dit d'Alexandre, de contenu liturgique, qui a été rédigé en 1736 et offert en don à Georges, métropolitain de Nis:

Цару Урошу. Слава. От корене царска прекрасная ветавъ израсте, благоуханни кринь, блаженни царь Урошь. Из млада вазлюбивъ Христа, благоименить венценосаць биль еси, благодчастиемъ и верою пресветло украшень, благодчастивъ скиптроносаць и преизреданъ и преименить, светие Троице милостиями же и чистотою пространое селение биль еси Духа светаго, еретичаскихъ учени обличение, церквамъ светлое украшение, васъ от юности Господу вазложилъ се еси, вадови и сироти санабдевае отачаски, вражди утолае и миръ утврждае, нищихъ милуе, обидимие изимае, достолепно царствовавъ отачастви своемъ, завистию же дияволею от своихъ приснихъ самрът неправедную и безвъременную подьель еси, и жалость велию остави сародству твоему, не престаи молити

се, молимъ се тебе, спасти се намъ от васакого навета, любовию чатушимъ память твою (St. Novaković, Примери, pp. 175-176).

Ce texte nous permet de saisir tous les traits essentiels du slavon serbe. La prononciation est purement serbe : le *y* se prononce *i* (биљь, acc. pl. вадови и сироти, etc.); la distinction entre voyelles dures et molles n'existe pas, si bien que le signe ъ, dénué de toute fonction phonétique, n'a plus que la valeur graphique du ъ du russe moderne (кринь, благоименить, etc.; cf. aussi les graphies цару, васакого); *ě* se prononce et est noté *e* (ветавь, вера, etc.); *ę* est devenu *e* (cf. la série des gérondifs санабдевае, утолае, милуе, etc., l'accusatif pluriel обидимие, le pronom се, etc.); ѣ et ѝ en position forte sont devenus *a* (венценосацъ, благочастивь, etc.). La fréquence du ъ dans des mots slavons, dont les correspondants serbes offraient un *a*, a fini par développer chez les lettrés la tendance à prononcer, en lisant un texte slavon, tout ъ non final comme *a* et à noter cette prononciation dans la graphie (quelle que soit la position du ъ). Il en était ainsi surtout pour des mots qui n'avaient pas de correspondants exacts en serbe et dont la prononciation, par conséquent, n'était pas soumise au contrôle de la langue vivante. C'est là une de ces traditions artificielles du slavon serbe dont nous avons parlé plus haut : c'est à elle que, dans notre texte, se rattachent des formes comme вазлюбивь, вазложиль (en serbe, le pré-verbe slavon въз- est représenté par уз-), вадова (de въдова, serbe удова), санабдевае, отачаски (serbe отачки), самрть (serbe смрт), сародству, васакого (serbe свакого), чатушимъ (le verbe correspondant du serbe populaire est штити), etc. On notera que le même phénomène s'est produit en slavon russe (ъ = o), et de nombreuses formes du russe moderne en portent encore la trace : par exemple, возлюбивь, возложиль, отечески, etc., pour ne citer que les mots dont nous venons de donner des parallèles slavon-serbes.

Si le système phonique de notre texte est serbe, sa morphologie, par contre, est essentiellement slavonne (vieux-slave). On en peut juger d'après des formes comme прекрасная, instr. верою, пространое, светого, acc. pl. вадови и сироти, неправедную, 1^{re} pers. pl. молимъ се, etc. Si on a le nominatif singulier masculin благоуханни, блаженни, au lieu de la finale -ий (-ij), c'est qu'il y avait une tradition slavonne ancienne autorisant à écrire -и, conformément à la prononciation.

Le slavon serbe subissait parfois l'influence du slavon russe que l'on connaissait en Serbie par de nombreux manuscrits et livres importés de Russie ¹. Mais notre texte n'accuse pourtant pas une semblable influence.

1. Sur l'abondance des livres russes en Serbie, voir P. Kulakovskij, « Начало русской школы у сербовъ въ xviii в. », Извѣстія отд. русск. яз. и слов., VIII, 2, pp. 253-268.

Le bref examen auquel nous avons soumis cet échantillon linguistique suffit à montrer la complexité et la diversité des problèmes qui se rattachent à l'histoire du slavon serbe. Il n'en est que plus regrettable que cette histoire n'ait encore été l'objet d'aucune étude d'ensemble, et que tout reste à faire dans ce domaine.

Le slavon serbe était, dans la Serbie du moyen âge, d'une part, la langue de l'Église (langue liturgique) et, d'autre part, la langue de la littérature. Celle-ci était, en grande partie, d'inspiration religieuse, mais comprenait aussi quelques ouvrages de contenu laïque (romans d'aventures) et historique (chroniques). Dans leur nouvelle patrie, les Serbes ont laissé au slavon traditionnel tous ses droits de langue de l'Église. Théoriquement, le slavon serbe est demeuré également la langue de la littérature, mais en fait son rôle littéraire s'est considérablement affaibli durant les cinquante années qui ont suivi l'immigration (1690-1740). Si, pendant les ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, la production littéraire du moyen âge a pu avoir du prestige aux yeux du peuple serbe, tenu par le régime turc à l'écart de l'Europe et ramené à un niveau de culture relativement bas, ce prestige devait s'évanouir au seul contact de la civilisation européenne du début du ^{xviii}^e siècle. En effet, nous voyons que la période de 1690 à 1740 n'a presque rien produit en matière de littérature. C'est une époque de transition, où la tradition littéraire du moyen âge s'avère entièrement incapable de s'adapter aux conditions nouvelles et ne subsiste que parce qu'aucune autre tradition n'a pris corps pour la remplacer. Il faut ajouter aussi qu'aucune des œuvres de cette littérature épigone n'a été imprimée, ce qui devait nécessairement en restreindre le rayonnement.

Ce n'est point par l'effet du hasard que le seul ouvrage de cette époque, qu'on puisse qualifier de littéraire, à savoir la *Chronique* du comte Djordje Brankovic, soit dû à un Serbe né en Hongrie même (en 1645), élevé dans les traditions européennes et étranger à la culture de la Serbie transdanubienne. Appartenant à une famille venue d'Herzégovine et ayant fait sa carrière au service des princes de Transylvanie, cet aventurier reçoit le titre de comte du Saint Empire et se fait passer sans le moindre scrupule et avec succès pour le descendant direct du célèbre despote Djuradj Branković. Le gouvernement autrichien le reconnaît d'abord comme souverain des Serbes et se sert habilement de lui pour provoquer en Serbie une insurrection contre les Turcs. Mais, s'avisant du danger que pourrait avoir pour l'Empire le prestige croissant de Branković, le même gouvernement, en 1689, le fait jeter en prison et l'y laisse jusqu'à sa mort, en 1711 ¹. C'est pendant sa réclusion de vingt-deux ans que Bran-

1. Pour les détails sur Branković, voir J. Radonić, Гроф Ђорђе Бранковић и његово време, Београд, 1911 ; voir aussi la bibliographie que donne N. Radojčić dans la *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka*, I, p. 292.

ković a écrit les cinq gros volumes de sa *Chronique*. L'auteur n'est pas sans mérite comme historien et cela en dépit du fait que toute cette *Chronique* ne vise qu'à prouver les droits qu'il s'attribue à la couronne de Serbie ¹. Mais la valeur purement littéraire de cette œuvre est médiocre, et la cause en est surtout à la langue. Branković maniait avec la plus grande aisance le latin, et un latin fleuri, mais ses connaissances en slavon semblent avoir été moins sûres. Il a écrit en slavon serbe, et en cela il a continué la tradition des chroniqueurs serbes du moyen âge ; mais son slavon est beaucoup moins net que celui des livres religieux de la même époque, dont nous avons donné un échantillon. D'une part, la langue de Branković atteste une certaine influence du slavon russe ; d'autre part, elle n'est que trop souvent la transposition mécanique d'un latin alambiqué. Mais, comme le remarque très exactement N. Radojčić ², Branković est plutôt une victime de la carence du slavon serbe en matière de vocabulaire et de phraséologie. Souvent, en traduisant un texte latin, il ne pouvait faire, avec la meilleure volonté du monde, autre chose que de le calquer. Tout cela donne au slavon de Branković un caractère artificiel et lui assigne une place à part dans l'évolution du serbe littéraire. On peut juger de cette langue par le passage suivant de la *Chronique* :

По сіцева же многоразлічна благоугодна и неблагоугодна случе-
нія паче же ва віше ваназнаменуемо біваемо место, ніже рекомаго
сланкаменскаго тържішта при брегу дунавскаго нїзтеченїя бівае-
маго, преблагонарочїтїишему хрістіанскому победоносному преодо-
леванїю и васа турска воїнставна приготовленїя при добіванїю,
паки второе общте сагласїтелно словеносърбскаго народа послан'-
нїчаство ка предречен'наго сілнїишаго двора кесарскаго отсіда-
ваемо біваєт рукою прежде біваемаго боголюбиваго оца Исаїи
епїскопа Іоанополскаго, емуже ва помоштно дружество прїдаваєми
біли суг и от воїнствуєущей начелніков віше рекоми пълковнік
Іован Монастїрлїйту иже и деспотскаго намєстнїчаства изслед-
ствовав, такожде и тісуштніка Теодора Рупїтя пореклом нарицає-
маго, мужа храбърстванно дързновеннаго воїна біваемаго (Гласник
Српског ученог друштва, XXXIII, pp. 152-153).

Des périodes de cette longueur, et d'une intelligence quelque peu difficile, sont typiques du style de Branković. On notera ici la fréquence de la forme біваєми, en valeur de participe présent et passé du verbe « être » : cet usage, qui est d'ailleurs ancien, est fréquent dans le slavon de l'époque. En ce qui concerne la langue littéraire, Branković n'a pas eu de continuateurs.

1. Sur la valeur historique de l'ouvrage, voir l'excellent article de N. Radojčić, « О Хроникама грофа Ђорђа Бранковића », Прилози, VI, pp. 1-45.

2. Article cité, pp. 37-39.

Dans le domaine de la littérature religieuse, ou de ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom, l'activité a été plus grande, mais, en revanche, elle a offert très peu d'originalité et s'est maintenue entièrement dans l'ornière de la tradition du moyen âge. Elle consistait surtout à copier les livres d'église pour les besoins pratiques de la liturgie. Le centre de cette activité se trouvait à Szent Endre, près de Bude ; il était dirigé par un moine émigré, qui avait quitté le monastère de Rača, Kiprijan Račanin. En dehors des travaux de copie, Kiprijan nous a laissé une adaptation de l'abécédaire slavon-russe de Fedor Polikarpov (de 1701), suivie d'une sorte de chrestomathie pieuse et même d'un traité de versification, tout cela en slavon serbe, mais avec un nombre de serbismes dépassant légèrement la normale ¹.

Kiprijan a eu plusieurs collaborateurs dont le plus célèbre est Gavriilo Stefanović Venclović ². Son œuvre, consignée dans seize manuscrits, dont quinze appartiennent à l'Académie serbe et un à la Bibliothèque de la Patriarchie de Sremski Karlovci, est peu personnelle : si l'on excepte quelques sermons rédigés par Venclović lui-même, le reste n'est que copies, traductions et adaptations. Ce qui fait l'originalité de Venclović, c'est qu'il se sert, à tour de rôle, de deux langues : du slavon serbe et du serbe même, un serbe d'allure toute populaire. L'usage qu'il a fait du serbe parlé a valu à cet écrivain, dans les histoires de la littérature serbe, une place d'honneur et des comparaisons flatteuses avec Obradović et Vuk ³. Ce qui nous importe ici, c'est d'apprendre d'abord les raisons de ce dualisme,

1. Sur Kiprijan, voir J. Skerlić, Српска књижевност у XVIII веку, pp. 161-165.

2. Pour la bibliographie, voir *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka*, IV, pp. 1063-1064. Le nom de Venclović n'a pas un air serbe ; c'est pourquoi Skerlić tenait cet écrivain pour un étranger, un Polonais par exemple : hypothèse absolument indéfendable. Avec autant d'ingéniosité que de vraisemblance, N. Radojčić a supposé que le vrai nom du personnage était Stefanović, et que Venclović n'en était qu'un calque fait en partant du grec στέφανος = slavon *věpъсь* (Гласник Историског друштва у Новом Саду, IV, 1931, pp. 314-316). En effet, une inscription de 1741 le prouve avec évidence : Гавриѣла Венцловића сирѣчь Стефанова сина (Lj. Stojanović, Стари српски записи и натписи, II, Београд, 1903, p. 133, n° 2826). Pour tirer un dérivé patronymique de *věpъсь*, Venclović a eu recours à une forme *Vencł-*, qui s'explique probablement par l'allemand *Wenzel* « Venceslas », avec une fausse étymologie de ce nom.

3. VI. Јовановић, Гаврило Стефановић Венцловић, p. 113 ; J. Skerlić, Српска књижевност у XVIII веку, p. 172 ; St. Novaković, Примери, p. 180, etc.

c'est-à-dire les fonctions de chacune des deux langues, et de comprendre ensuite quelle est la conception que Venclović lui-même a eue de la langue littéraire. Ces deux problèmes n'ont pas été résolus jusqu'à présent.

Toute l'œuvre de Venclović peut être divisée en deux parties : 1° manuscrits de caractère liturgique (chants d'église, hymnes, acathistes, prières, livres d'heures, etc.) ; 2° sermons et homélies. Le premier groupe d'ouvrages se compose de quatre manuscrits (n^{os} 31, 71, 77 et 78 du *Catalogue* de Lj. Stojanović¹) : ils sont écrits entièrement en slavons serbe. La langue du second groupe n'est pas uniforme : deux recueils, le *Razglagolnik* (n^o 95 du même catalogue)² et la *Presadjenica* (n^o 96), sont rédigés également en slavons serbe. Le reste, c'est-à-dire les manuscrits n^{os} 84, 92-94, 97-101 et celui de la Patriarchie de Sremski Karlovci, est écrit en langue populaire. Cette disparité nous devient explicable si nous examinons de près le contenu de chacun des deux groupes de manuscrits.

Les recueils écrits en slavons contiennent des homélies des Pères de l'Église (saint Basile, Jean Damascène, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome, etc.), de caractère plus ou moins abstrait et souvent dogmatique. On y trouve également des traités de polémique contre les Latins et une vie du cardinal César Baronius.

Les manuscrits en serbe parlé renferment, par contre, des sermons d'ordre plus pratique qui enseignent comment il faut prier Dieu, se conduire dans l'église, faire l'aumône, observer la vertu, etc. Ces sermons sont empruntés d'une part aux Pères de l'Église et, d'autre part, à Lazar Baranović, évêque de Černigov (1620-1693), dont Venclović a traduit en entier l'ouvrage Мечъ духовный (en 3 parties, dont les deux premières sont les n^{os} 92 et 93 du *Catalogue* de Lj. Stojanović, la troisième se trouvant à Karlovci³). La plupart du temps ce ne sont pas des traductions fidèles, mais des paraphrases et des adaptations.

Venclović lui-même a motivé ce dualisme linguistique dans la post-face à la première partie de sa traduction du Мечъ духовный :

И се же вѣдомо буди, яко не вѣса проста сѹт, понеже яже къ богу глаголют се сѹа по писанію книжномъ вѣмѣщено ест, а яже къ людемъ, сѹа по просту. Нѣ и тая недостигеніемъ оум'нымъ и невѣждаствомъ не възмогахъ вѣса ни изредно протл'ковати, нѣ емуже от васъ чатущихъ даетъ Богъ бистрооуміе достоуд'жно можетъ извѣстовати... (Lj. Stojanović, *Каталог*, p. 86).

1. Каталог рукописа и старих штампаних књига. Збирка Српске краљевске академије, Београд, 1901.

2. On trouvera des extraits tirés du *Razglagolnik*, ainsi que d'autres ouvrages de Venclović, dans le Гласник Српскога ученог друштва, LXVII, pp. 369-450.

3. Vl. Jovanović, *op. cit.*, p. 116.

En effet, Venclović limite l'usage de la langue populaire aux sermons destinés à être prêchés devant les paysans. Son seul but est d'être parfaitement compris par le peuple pour assurer à ses homélies toute leur valeur d'enseignement. Chaque fois, ou presque chaque fois que Venclović se sert du serbe parlé, il n'omet pas de préciser qu'il ne le fait que pour des fins essentiellement pratiques. En dehors de la postface rappelée ci-dessus, on peut citer, par exemple, les remarques suivantes :

Поучение избран'ное от светаго еваггелиа... , здѣ же преведение быст ему на ср'бскы езыкѣ ради разуменія простым чловѣком... (Lj. Stojanović, Каталог, p. 146).

Преводъ от прикр'вен'ныхъ писании на просто и уразумител'ное знаніе ср'бское, за селяне и просце люде, якоже глаголет Господъ къ Моисею [въ зак.]. ѿ. : Събери къ мнѣ людѣ и да слышетъ словеса моя, и въложи словеса сіа, яже азъ глаголю тебѣ, людемъ моимъ въ оуста ихъ, и да разоумеють е и сыни свое да научеть; а не въ маг'лѣ и чрезъ облакъ оучити и глаголати невѣштіе въ писмѣ, нь просто имъ языкомъ ихъ вѣштати, яко да вьса разумѣють людіе... (St. Novaković, Примери, p. 181).

Ces remarques ont tout l'air d'excuses ou d'une disculpation, et c'est ce qu'elles sont en réalité : pour Venclovic, la seule langue littéraire est le slavons serbe. S'il use du serbe parlé, c'est uniquement pour se mettre au niveau de son auditoire; et alors il emploie un vocabulaire aussi populaire que possible, ne reculant devant aucun mot, même allemand, hongrois ou turc (les mots turcs sont particulièrement nombreux chez lui), et ne se souciant nullement de la tenue littéraire de son langage. Qu'on en juge, par exemple, par ce début d'un sermon :

Великы Григоріе Богословъ саамъ по себи се сваке хаветы, неваляюства и злочестлука из младости іоше нафришко стресе се... (Lj. Stojanović, Каталог, p. 43).

Mais l'usage du serbe cesse dès que Venclović ne s'adresse plus à ses villageois de Djur ou de Komoran. Les parties qui ne sont pas destinées à être prononcées, toutes ces préfaces et postfaces, dont nous avons déjà cité quelques extraits, sont rédigées immanquablement en slavons. Même dans les sermons, le serbe n'apparaît qu'au premier mot à prononcer : le titre du sermon est donné en slavons, d'où des contrastes de langue assez vifs et dont il faut donner un exemple :

Слово въ неделю .ѿ.ю поста на утр'ни по сѣдална тогожде Теофора Студита о добродѣтел'ном посте еже не напищати се. — Браћо драговолна, лѣпа е воћ'ка и винова лоза, ако има воће и грозгіе на ніои, и лага с возари право и хитро водом пловы, и офицер с комендом е комен'дово. Тако и постъ добаръ е и угоданъ Бору... (Lj. Stojanović, Каталог, pp. 124-125).

Ce qui vient d'être dit nous montre combien arbitraire est la conception universellement admise qui fait de Venclović le premier écrivain

ayant érigé le serbe parlé en langue littéraire : on a vu que le serbe de Venclović, tout en étant écrit, reste, *de par sa fonction*, une langue parlée, et que la seule langue littéraire demeure, pour cet auteur, le slavon serbe.

L'activité littéraire de Venclović a pris fin en 1746, à une époque où le slavon serbe avait déjà officiellement disparu de l'usage ecclésiastique. Cet auteur est donc le dernier représentant de la tradition slavonne du moyen âge serbe.

Le rôle exclusif du slavon serbe, au début du XVIII^e siècle, en tant que langue littéraire, semble quelque peu infirmé par l'existence d'une œuvre originale composée dans une langue entièrement populaire : le *Voyage à Jérusalem* du moine Jerotej, du monastère de Raca, écrit en 1705¹. L'explication de ce fait, si surprenant à première vue, est en ce que de pareilles descriptions de voyages, que nous sommes tentés de considérer aujourd'hui comme des œuvres littéraires, n'étaient dans l'esprit de leurs auteurs que des notes prises au jour le jour dans un but tout pratique : tel le carnet du voyageur moderne, avec des adresses d'hôtels et des correspondances de trains, complété par un Guide bleu ou un Baedeker. Il s'agit donc encore, dans le cas de Jerotej, de la langue parlée, non de la langue littéraire. Nous retrouvons d'ailleurs le même phénomène dans la Russie du moyen âge : il est impossible de s'expliquer, par exemple, la langue populaire du *Voyage* d'Athanase Nikitin (vers 1472) en traitant ce texte sur un plan purement littéraire. Voici un passage du *Voyage* de Jerotej, passage typique, puisqu'il nous donne une idée exacte non seulement de la langue du texte, mais aussi de l'esprit naïf et saugrenu qui s'y fait jour :

И ту има единъ каменъ, кадъ е рекла Богородица, да ми е, да видимъ Сінайску гору, те е донео Ангелъ два камена и рекао : « Ако желишъ Сінайску гору видити, то есть каменъ Сінайске горе, те се нагледай » ; единъ стои ту, а другій у другой цркви, и гори надъ нимъ кандило всегда. И до те цркве есть црква Іакова брата Божія. И идосмо у две куће, гледасмо, гдѣ е Псалтирь писао, есть пенџеръ, и ту гори кандило всегда, турцы жегу ; и есть на пенџеру мѣсто у камену удолито, и то, веле, да се е Давидъ наслонио, кадъ е Псалтирь написао, те се лакатъ утопио у каменъ кано у снегъ, и ту цѣлуемо, и то е замрежено донекле желѣзомъ, те се преко гвозѣа пребисажимо, докъ цѣливамо (p. 29).

Dans de rares cas, où la langue populaire ne pouvait pas suffire à l'auteur, celui-ci faisait appel au slavon serbe : le mot *путьшаствіе* (dans le titre), l'expression *ва време заходещу солнцу* (p. 7), la forme *агнаць* (p. 15), etc.

1. *Путьшаствіе къ граду Іерусалиму...*, édité par O. Bodjanskij, dans les *Чтенія въ Императорскомъ Обществѣ исторіи и древностей россійскихъ*, 1861, кн. 4.

Jusqu'à présent, nous avons pu constater l'opposition entre le slavonserbe, qui avait les fonctions de langue d'Église et de langue littéraire, et le serbe parlé, qui se trouve consigné, par hasard, dans les sermons de Venclovic et dans les descriptions de Jerotej. Mais le slavonserbe tout en étant la seule langue littéraire n'était pas la seule langue écrite. Il existait, à côté de lui, un serbe écrit dont on se servait pour des fins non littéraires : c'était la langue des chancelleries. Elle aussi avait derrière elle une longue tradition remontant au haut moyen âge. A la différence de la langue littéraire, elle était fondée sur le serbe autochtone, mais sur un serbe assez fortement empreint d'éléments slavons¹. Cette langue, déjà sensiblement amalgamée, a subi en Hongrie une influence nouvelle, celle du style bureaucratique du Saint Empire : une vague de mots latins sous des formes allemandes et hongroises a déferlé sur le serbe écrit. Il en résulte que le serbe de chancellerie apparaît, dans la première moitié du XVIII^e siècle, comme une langue dont la couche inférieure est populaire, mais dont l'étage supérieur est entièrement soit slavons, soit latin, et dont la phraséologie est souvent calquée sur l'allemand ou sur le latin. Le dosage des éléments slavons varie suivant les cas : comme on pouvait s'y attendre, il est plus fort dans les documents émanant des chancelleries ecclésiastiques que dans ceux qui proviennent des administrations civiles. L'élément européen (latin et allemand), par contre, bien que cela puisse paraître étrange, est également envahissant dans les deux genres de documents. Les lettres des particuliers sont, en général, plus près de la langue parlée que les documents d'origine officielle. Mais, là aussi, tout dépend des circonstances. Ainsi, lorsque Ilija Jakšić, capitaine à Esztergom, s'informe, en 1723, auprès des Serbes de Bude, des attaques contre les orthodoxes qui ont eu lieu dans cette ville, sa lettre est écrite en un serbe presque exempt de slavonismes². Mais lorsque, l'année suivante, le même Jakšić adressera aux mêmes Serbes de Bude un rapport sur son activité au congrès de Varadinski Šanac (c'est le nom ancien de Novi Sad), il le rédigera en un beau style bureaucratique mêlé d'éléments slavons et latins³. Il est d'ailleurs malaisé de se faire une idée nette de ce qu'a été le serbe de chancellerie au XVIII^e siècle : on ne possède aucune étude le concernant, bien que les textes en soient nombreux et faciles à atteindre⁴.

1. Certaines chartes épiscopales sont rédigées même entièrement en slavonserbe. Telle est, par exemple, la charte datée de 1721 du patriarche de Peć, Mojsije Rajović (Споменик, XXXIV, pp. 92-93). C'est là une différence appréciable avec le russe de chancellerie qui, jusqu'au XVIII^e siècle, avait très bien résisté à l'influence du slavons.

2. G. Vitković, Споменици, I, n° 172, p. 265.

3. *Ibid.*, n° 179, pp. 274-275.

4. Les seuls documents provenant des archives de Bude et de Pest,

Voici un extrait d'une lettre de 1721 adressée par Vićentije Popović, métropolite de Karlovci, à Mojsije Petrović, métropolite de Belgrade; ajoutons cependant que cette lettre, tout en étant un échantillon typique du style de chancellerie, dépasse peut-être légèrement la norme par le nombre des éléments latins du vocabulaire :

Прѣосвещеннейши господине, господине Митрополите нами о Христе брате усрдни. Понѣже намъ от осмага дана ноемвриа от вашего прѣосвещенства писатога листа, такожде и из клудироване ва коверти листа господина секретара своего у Бечъ посланнаго, кои еще ради потребни послова нашихъ горе находисе, за доста есмо разумели, . . . да кое некоторые главне и нами и свему клеру и народу нашему потребне пунктове како пишете намъ ваше преосвещенство славна администрація белиградска преюдицировати и противи се интендируе сада, и да тако чрезъ горнихъ врховнихъ ищанція наветствуютъ и говорятъ ви, нища манше ¹ него ако би то тако истином се чинило, да знате ваше прѣосвещенство, да то бива преко и перъ експресе супротивно опщепароднимъ нашимъ привилегіямъ. . . (Dim. Ruvarac, Mojsije Petrović, p. 112).

On voit que cet amalgame bizarre est très loin du serbe parlé qu'a prêché Venclović et court le plus grand danger d'aboutir au macaronisme. On aurait peine à imaginer qu'une pareille langue pût donner naissance à une saine tradition littéraire.

Le tableau de la langue écrite vers le premier tiers du xviii^e siècle, que nous avons essayé d'esquisser, n'est guère rassurant. Le slavon serbe, langue littéraire, n'est plus alors qu'une survivance du moyen âge, incapable de s'affirmer dans les conditions nouvelles qu'il a trouvées dans l'Europe centrale ; il vivote et semble destiné à l'oubli. Le serbe écrit, langue de chancellerie, se laisse pénétrer d'éléments étrangers, slavons et latins, au point de devenir méconnaissable. Le serbe vulgaire ne sert qu'à la prédication et n'est considéré ni comme langue écrite, ni comme langue littéraire. Il est saturé de mots turcs dont la domination ottomane a chargé la langue populaire et, d'autre part, absorbe en Hongrie une foule d'emprunts allemands et hongrois. Suvorov qualifiera cette langue, en 1728, dans un de ses rapports au Synode russe, de венгро-турецко-нѣмецко-сербскій языкъ ². Ajoutons que, faute d'imprimerie, aucune des œuvres de cette époque n'a été imprimée. Mais l'obstacle décisif à la for-

qui ont été édités par G. Vitković, forment quatre gros volumes (voir la *Bibliographie*); l'édition, il est vrai, est loin d'être parfaite.

1. Le tour нища манше calque l'expression latine *nihilominus* ; il est fréquent chez D. Obradović sous la forme de ништа мање.

2. P. Kulakovskij, « Начало русской школы у сербовъ въ xviii в. », Извѣстія отд. русск. яз. и слов., VIII, 3, p. 236.

mation d'une littérature et, par conséquent, au développement d'une langue littéraire, a été l'absence presque totale d'écoles et le niveau inférieur de culture qui en résultait inévitablement. Le problème scolaire devait rester aigu durant tout le xviii^e siècle, et c'est à l'école qu'à partir des années trente de ce siècle il appartenait de déterminer, pour cent ans, les destinées du serbe littéraire.

CHAPITRE II

LES DÉBUTS DE L'INFLUENCE RUSSE

Durant les trente premières années de leur installation en Hongrie, les Serbes n'avaient pas d'écoles dignes de ce nom. Non qu'ils n'en aient pas aperçu la nécessité ni l'importance, bien au contraire : dès les années quatre-vingt-dix du xviii^e siècle, le patriarche Arsène III fait démarche sur démarche pour obtenir de Vienne l'autorisation de fonder une école serbe. Il n'y réussit pas : le gouvernement autrichien entendait se charger lui-même de l'enseignement, qui, concentré dans les écoles uniates, ne devait servir qu'à ramener les Serbes schismatiques dans le sein de l'Église romaine. Mais les Serbes, avec leur méfiance invincible à l'égard de tout ce qui décelait la propagande catholique, préférèrent se contenter d'un enseignement improvisé et tout primitif qui s'était créé spontanément auprès des églises, par les soins des paroisses. Le professeur, *daskal*, qui en assumait la charge, était ordinairement un prêtre dont toutes les connaissances ne dépassaient pas, le plus souvent, le don de lire, plus rarement celui d'écrire. Le manque absolu de livres scolaires rendait l'enseignement encore plus misérable. Et à ce défaut de livres les Serbes de Hongrie ne pouvaient pas remédier aisément, car ils n'avaient pas d'imprimerie. Tous leurs efforts pour obtenir le droit d'en fonder une se heurtaient à Vienne soit à un refus catégorique, soit à une invitation hypocrite à utiliser l'imprimerie de Trnava, en Slovaquie¹ : or cette imprimerie qui, seule dans tout le Saint Empire, possédait des caractères cyrilliques, appartenait aux uniates. La situation n'était pas beaucoup plus favorable pour les livres d'église : les anciennes éditions serbes et vénitiennes étaient devenues introuvables, et le gouvernement autrichien faisait son possible pour empêcher l'importation de livres provenant des centres de l'orthodoxie, Moscou, Kiev et Léopol.

En présence de ces difficultés, l'énergique métropolite de Belgrade, Mojsije Petrović², eut l'idée de demander aide à la Russie. Il adresse, le

1. Telle fut, en effet, la réponse que donnait le gouvernement autrichien, le 6 mars 1730, à une requête du métropolite Mojsije Petrović (Споменик, XXXIV, p. 121).

2. Né en 1677, Mojsije Petrović devient en 1713 métropolite de Bel-

1^{er} septembre 1718, une lettre à Pierre le Grand, lui expose les périls que court la foi orthodoxe chez les Serbes d'Autriche¹ et l'appelle à son secours. Le métropolite précise que ce secours doit consister à lui faire parvenir : 1^o des ressources pour construire une église à Belgrade, 2^o des ornements d'église, 3^o douze assortiments de livres liturgiques et 4^o deux professeurs expérimentés ainsi que de l'argent pour bâtir des écoles². N'ayant reçu aucune réponse, le métropolite renouvelle sa demande le 20 octobre 1721 et la fait parvenir à Pétersbourg par son « logothète » Vladul Malaesku. Cette fois-ci, la demande fut accueillie et, pour une grande part, exaucée. L'argent, il est vrai, ne fut pas envoyé ; mais, pour les livres et les ornements d'église, le métropolite en obtint plus qu'il n'en avait demandé. La question des professeurs était plus délicate à résoudre. Finalement on en trouva un en la personne du traducteur du Saint Synode, Maksim Terent'evič Suvorov. Pour son époque, Suvorov était un homme instruit : en dehors du slavon, du grec et du latin qu'il connaissait parfaitement, il savait bien l'allemand et possédait sans doute quelques notions de tchèque (de 1717 à 1720, il avait habité Prague et s'y était même marié) et sans doute aussi de français, car il avait rapporté, de son premier voyage à l'étranger, un certain nombre de livres français pour sa propre bibliothèque³. Le choix du professeur et les préparatifs du voyage prirent un certain temps ; Suvorov ne se mit en route que vers la fin de l'année 1725 pour arriver à Karlovci au printemps de 1726.

Il faut ajouter que le métropolite Mojsije Petrović avait adressé sa fameuse demande à Pétersbourg de son chef et en gardant le secret le plus rigoureux. Non seulement Vienne n'avait rien su de l'affaire, mais encore l'entourage immédiat du métropolite n'en avait pas été averti. Précautions nécessaires, si l'on songe que le métropolite avait demandé à une puissance étrangère de le soutenir contre la politique trop aggres-

grade, en 1722 *coadjutor* du métropolite de Karlovci, Vićentije Popović, et réunit, après la mort de ce dernier (en 1725), les deux sièges sous son pouvoir. Il est mort en 1730. On trouvera des détails sur sa vie dans l'article de Dim. Ruvarac, « Мојсије Петровић, митрополит београдски, 1713-1730 », *Споменик*, XXXIV, pp. 81-201.

1. A la suite du traité de Požarevac (1718), Belgrade et la Serbie du Nord avaient été incorporés au Saint Empire. En 1739, cette région fut reprise par les Turcs.

2. Cette lettre est publiée dans l'Описаніе документовъ и дѣлъ, хранящихся въ архивѣ Святѣйшаго Правительствующаго Синода, т. II, ч. I, Спб., 1879, Приложенія, pp. 439-441. Elle a été reproduite par D. Ruvarac dans le *Споменик*, XXXIV, pp. 146-147.

3. Pour les détails sur Suvorov, voir P. Kulakovskij, *article cité*, pp. 201-207.

sive de son propre gouvernement. Aussi bien Suvorov, conscient de sa situation délicate, se faisait passer aux yeux des autorités et du clergé pour un employé privé du métropolite, tout en faisant tenir des rapports officiels au Saint Synode russe. L'école de Suvorov fonctionnait tantôt à Karlovci, tantôt à Belgrade. Le succès en a été incontestable, mais elle n'a pourtant pas donné tout ce qu'on pouvait espérer d'elle. Des facteurs divers devaient concourir à limiter son action : la situation politique d'abord, et plus encore le manque perpétuel de ressources et les intrigues du clergé serbe. On imagine sans peine combien Suvorov, avec son caractère difficile, a dû avoir l'existence pénible. Ne nous étonnons donc pas du post-scriptum plein d'amertume qui clôt l'une de ses lettres au métropolite Mojsije : *Азъ же доселѣ не вѣрихъ, яко есть чистецъ или пургаторій, — но н[ы]нѣ искусствомъ вѣмъ, гдѣ онъ есть. Ниединъ бо день безъ комедіи (Споменик, XLIX, p. 108).* La mort du métropolite Mojsije, l'unique protecteur et bienfaiteur de Suvorov, mit fin brusquement, en 1730, à cette œuvre. Vićentije Jovanović, le successeur de Mojsije, ne veut plus rien savoir de Suvorov ni de son école. Il est permis de pressentir là une rancune personnelle. Mais il serait faux de croire que le nouveau métropolite fût hostile à l'idée même des écoles russes : en 1733, il s'adresse à l'Académie de Kiev et obtient qu'elle lui envoie six professeurs dont Emmanuel Kozačinskij qui devait jouer le rôle de chef de mission. Ces professeurs restent en Hongrie pendant six ans et y organisent un enseignement durable, avec l'ébauche d'un lycée à Karlovci. Le succès incontestable de cette nouvelle mission s'explique sans doute par une solide préparation pédagogique et par une souplesse de méthode que ne pouvait posséder Suvorov, simple interprète au Saint Synode. Zabolotskij estime avec raison que l'esprit même du clergé petit-russe formé à la lutte contre la propagande catholique devait nécessairement trouver plus de compréhension auprès des Serbes que l'orthodoxie rigide de Moscou¹.

Nous ne saurions nous engager davantage dans l'histoire des écoles russes en pays serbe², mais essayons du moins de préciser le rôle qu'ont joué ces écoles dans la constitution de la langue littéraire. Qu'était cette langue « slavonne » qu'enseignaient les professeurs russes ? Suvorov est parti de Russie en emportant avec lui tout un lot de livres scolaires, et dont, par bonheur, l'inventaire nous est parvenu : 1° 400 *Abécédaires* de Théophane Prokopovič³, 2° 100 *Grammaires* de Smotrickij dans l'édition

1. Очерки русскаго вліянія въ славянскихъ литературахъ новаго времени, I, 1, pp. 375-376.

2. On en trouvera tous les détails dans l'ouvrage souvent cité de P. Kulakovskij.

3. Первое учение отрокомъ въ немже буквы и слоги. Таже : крат-

adaptée de F. Polikarpov ¹, et 3° 10 *Dictionnaires trilingues* du même F. Polikarpov ². C'est assez de ce choix pour conclure que la langue enseignée par Suvorov devait être le slavon russe. D'ailleurs Suvorov lui-même déclarera aux prêtres catholiques qui s'intéressaient à son enseignement qu'il fait apprendre le книжнѣй языкъ, коимъ въ славено-православныхъ церквахъ Богу служба приносится ³. En effet, parmi les trois livres scolaires employés, la *Grammaire* de Polikarpov était purement slavonne; le *Dictionnaire trilingue* l'était aussi, tout en s'incorporant un certain nombre de mots du russe parlé. Le livre de Prokopovič était le moins slavon des trois. Son auteur s'imaginait même l'avoir écrit en « langue vulgaire »; un tel défi à la tradition littéraire exigeait une justification, et voici comment Prokopovič s'en acquittait dans la préface :... въ Россіи были таковыя книжицы, но понеже славенскимъ высокимъ діалектомъ, а не просторѣчимъ написаны..., того ради лишались доселѣ отроцы подобающаго себѣ воспитанія ⁴. Mais rassurons-nous : le просторѣчье de Prokopovič est entièrement saturé de slavon, comme on peut en juger d'après les extraits donnés par Pekar-skij ⁵. C'était de la langue parlée, si l'on veut, mais telle qu'elle sonnait dans la bouche des prêtres lorsqu'ils abordaient les sujets religieux. L'*Abécédair*e de Prokopovič a été plusieurs fois réimprimé pour les Serbes à Râmnic, en Valachie ⁶ : en 1726 (avec le texte roumain en regard), en 1727 et en 1734 ⁷. La *Grammaire* de Polikarpov a été réimprimée, en

кое толкованіе законнаго десятословія, молитвы господни, символа вѣры и девяти блаженствъ ; première édition à Saint-Petersbourg en 1720 ; quatrième édition en 1722.

1. Грамматика въ царствующемъ градѣ Москвѣ : въ лѣто отъ сотворенія міра 7229, отъ рождества же по плоти Бога слова 1721. A vrai dire c'est une adaptation non pas de l'édition originale de 1619, mais de celle de 1648 (à Moscou), qui est déjà passablement remaniée.

2. Лексиконъ трязычный, сирѣчь реченій славенскихъ, еллино-греческихъ и латинскихъ сокровище. Изъ различныхъ древнихъ и новыхъ книгъ собраное и по славенскому алфавиту въ чинъ разположеное, въ Москвѣ, 1704.

3. Kulakovskij, *article cité*, p. 237.

4. Pekar-skij, *Наука и литература при Петрѣ Великомъ*, II, Спб., 1862, p. 549.

5. *Op. cit.*, I, pp. 178-179.

6. De 1718 à 1739, Râmnic a été incorporé au Saint Empire et relevait du diocèse de Karlovci ; on y trouvait une imprimerie orthodoxe qui, seule dans toute l'Autriche, possédait des caractères cyrilliques (celle de Trnava était entre les mains des uniates).

7. Sur ces réimpressions, voir : Dim. Ruvarac, « Први печатани

1755, également à Râmnic ; le texte n'en a subi qu'une seule modification : le mot *посейскій* a été partout remplacé par *сербскій* ¹.

Nous n'avons pas hésité à qualifier de slavonne la langue de la *Grammaire* de Polikarpov et de russe (slavonisée) celle de l'*Abécédaire* de Prokopovič : cette distinction a besoin d'être justifiée. On sait qu'en Russie, au début du XVIII^e siècle, la langue écrite n'avait pas d'unité et présentait plusieurs nuances allant du slavons plus ou moins pur au russe vulgaire, en passant par divers styles intermédiaires. Cette succession de styles est graduelle, si bien qu'on est quelque peu embarrassé pour tracer une ligne de démarcation entre le slavons russisé et le russe slavonisé. Il est néanmoins évident qu'en cette matière le vocabulaire ne peut pas servir de critérium décisif et que seule la structure grammaticale importe. Il serait difficile de tirer un parti quelconque de la déclinaison : les deux systèmes, celui du russe et celui du slavons, se touchent de près, et telle forme que nous sommes tentés de considérer aujourd'hui comme slavonne (par exemple, dat. pl. *мостомъ*, loc. pl. *мостѣхъ*, instr. pl. *мосты*) était encore possible, au début du XVIII^e siècle, dans la langue de chancellerie de pur type russe. La conjugaison, par contre, nous offre deux catégories grammaticales essentiellement slavonnes et inconcevables dans le russe parlé d'où elles avaient disparu depuis plusieurs siècles : l'aoriste et l'imparfait. Nous sommes donc autorisés à considérer un texte comme slavons s'il présente l'usage régulier de ces deux formes verbales. Et cela avec d'autant plus de raison que l'aoriste et l'imparfait ne sont jamais les seuls slavonismes d'un texte : formes slavonnes par excellence, elles deviennent une sorte de foyer d'attraction pour tout un vocabulaire de même origine. Par contre, il suffit de proscrire ces deux formes d'un style littéraire pour qu'il devienne pénétrable aux éléments de la langue vulgaire. A ces deux catégories morphologiques, on peut joindre encore deux tours syntaxiques qui portent le même indice slavons : le datif absolu et l'infinitif avec *еже* (*еже сотворити*). En ce qui concerne le vocabulaire, ce ne sont pas les mots abstraits qui lui donnent une allure nettement slavonne, car ces mots sont librement admis également en russe littéraire, mais avant tout des particules, conjonctions et adverbes, tous ces *аbie*, *аще*, *убо*, *обаче*, *зане*, *яко*, *точію*, *паки*, *сиде*, *сирѣчь*, *сѣмо*, qui sont totalement étrangers au russe littéraire ². D'après le critérium que nous

буквар за Србе и Влахе », Јавор, 1887, pp. 758-761 ; le même, « О првом штампаном словенском буквару за српску децу », Годишњица Николе Чупића, XIII, 1893, pp. 269-290 ; St. Novaković, « Буквари за Србе од 1727 и 1734 », Гласник Српског ученог друштва, XLVI, 1878, pp. 230-240 (cet article contient quelques erreurs graves) ; voir aussi Nil Popov, Ж. М. Н. П., 1882, 4, pp. 196-201.

1. Voir Dim. Ruvarac, Јавор, 1888, p. 8.

2. L'histoire du slavons russe est encore à faire, de même que celle des autres slavons (serbe, croate et bulgare).

venons de définir, la langue enseignée par les professeurs russes était incontestablement un slavon plus ou moins russisé. Il est vrai que l'*Abécédaire* était rédigé en russe slavonisé, non en slavon. Mais ce n'était que le premier livre d'étude, et on passait bientôt à la lecture du Psautier et du Livre d'heures, de langue purement slavonne. Et puis, la *Grammaire* de Polikarpov était toujours là pour rappeler à chacun les bonnes règles grammaticales.

Rad. M. Grujić a publié quelques-unes des œuvres poétiques composées par Kozačinskij et ses compagnons pendant leur séjour en Hongrie ¹. Il suffit de s'y reporter pour se rendre compte de ce que pouvait être la langue littéraire de ces professeurs russes. Voici d'ailleurs le début du prologue de la *Tragédocomédie* de Kozačinskij :

Любомудрци рекоша, добро быти зѣло,
 Яко мужей преславнихъ похвалити дѣло,
 Достойно и праведно, да въ вѣчнія вѣки,
 Како оны пожиша, между челоуѣки
 Вѣдома будетъ память, и имя ихъ славно
 Къ подражанію людемъ да скажется явно.
 Мы убо умыслихомъ, въ нынѣшнемъ годѣ
 Каци бяху царіе во Сербскомъ народѣ
 Показати явственнo, и како скончася,
 Како бяхе под' Турки и како под'дася
 Подъ милостивѣйшую римскую державу,
 Еже и днесъ смиренно прекланяемъ главу.

(Споменик, XLIX, p. 135.)

Nul doute : c'est du slavon, tel qu'il a été codifié au xvii^e siècle et tel que nous le connaissons par les œuvres de Siméon Polockij ².

Ce slavon était en Russie, avant Pierre le Grand, l'unique moyen d'expression de la littérature, plus exactement de la haute littérature :

1. Споменик, XLIX, pp. 132-143.

2. Sur ce drame, voir T. Ostojić, Српска књижевност од велике сеобе до Доситеја Обрадовића, Ср. Карловци, 1905, pp. 74-80. On sait que Jovan Rajić, qui avait assisté, comme élève de Kozačinskij (à l'âge de dix ans), à la représentation de ce drame, s'en est souvenu vers la fin de ses jours : après avoir fait subir à la pièce quelques remaniements, il l'a publiée en 1798 : Трагедіа, сирѣчь печалная повѣсть о смерти послѣдняго царя сербскаго Уроша Пятаго, и о паденіи сербскаго царства, сочинена и произведена год. 1733 въ Карловцѣ Сремстѣмъ, а нынѣ пречищена и исправлѣна, Будимъ, 1798 (Rajić se trompe pour la date : c'est en 1736, et non en 1733, qu'eut lieu la représentation).

loquendum est russice, scribendum slavonice, note Ludolf en 1690 ¹. Le slavon, appuyé sur une tradition plusieurs fois séculaire, semblait solide et inébranlable. Cependant, les réformes profondes que Pierre le Grand a fait subir à la société russe ne pouvaient pas le laisser, lui non plus, hors de cause. Et, de fait, nous le voyons alors menacé non seulement dans le domaine de la littérature et de la science, mais même sur le terrain de l'Église ². Il est vrai qu'aucune règle nouvelle fixant l'usage de la langue littéraire ne peut encore sortir de ce conflit : si la vieille littérature d'inspiration religieuse paraît déjà périmée, une littérature adaptée aux goûts nouveaux ne cherche encore que timidement sa voie. On voit donc que Suvorov et Kozačinskij ont transplanté chez les Serbes une langue littéraire qui, en Russie, était déjà vouée, sinon à la disparition, du moins à une réforme radicale. Mais il serait injuste de les en blâmer. D'une part, ce slavon était la seule langue en Russie qui possédât une grammaire, un dictionnaire et quantité de livres imprimés et qui eût derrière elle un passé glorieux. D'autre part, c'était bien là ce qu'on demandait aux professeurs russes : les Serbes n'entendaient nullement apprendre le russe, mais bien le slavon de l'Église. Enfin, on peut se demander à juste titre si ces professeurs pouvaient même concevoir l'idée d'une langue littéraire autre que le slavon : Kozačinskij et ses compagnons, élèves de l'Académie de Kiev, ne savaient probablement pas le grand-russe, et Suvorov, formé à l'École slavo-gréco-latine de Moscou et attaché au service du Saint-Synode, était tout naturellement enfoncé dans l'ornière slavonne.

L'introduction du slavon russe en Serbie ou, plus exactement, sa substitution à ce qui y persistait encore du slavon serbe, ne devait rencontrer chez les Serbes aucun obstacle psychologique, ni se heurter à la moindre objection de principe. Ne nous en étonnons pas. D'abord, la différence entre ces deux langues mortes n'était pas grande ; ensuite, les Serbes ne se doutaient même pas que cette différence fût due à l'action du russe vulgaire sur le slavon. Pour eux, le slavon russe, qu'ils confondaient d'ailleurs avec le russe littéraire plus ou moins slavonisé, n'était autre chose que cette langue sacrée qui se trouvait en décadence chez eux, mais qui continuait à exercer avec éclat ses fonctions de langue de la religion et de la civilisation chez la plus puissante des nations orthodoxes. Aussi bien cette opinion demeura courante jusque vers le milieu du xix^e siècle ³. Enfin, le slavon russe n'était pas entièrement inconnu aux Serbes : durant tout le xvi^e siècle, les églises serbes n'avaient pas cessé

1. Antoine Martel, *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, 1933, p. 7.

2. Nous pensons à l'œuvre de Théophane Prokopovič.

3. Voir p. 45 ; il en était de même, d'ailleurs, en Russie (voir Antoine Martel, *op. cit.*, pp. 25-26).

de recevoir de Russie des livres religieux, si bien que vers la fin de ce siècle, les livres de rédaction serbe étaient devenus plutôt rares. P. Kulakovskij a rassemblé sur cette question quelques indications instructives ¹.

L'adoption du slavon russe n'était donc pas conçue comme une russification du slavon serbe, ce qu'elle était en réalité, mais comme un retour à la source pure et intarissable de la vraie langue slavonne. Tel était du moins l'avis de l'instigateur de toute la réforme, le métropolite Mojsije Petrović ; nous lisons en effet dans son testament : Такожде же и за ради школи о нейже много тащаніе приложихомъ, донелиже приобрѣтохомъ учителя и по малу начахомъ и исправлятися ва іазице нашемъ славенскомъ (Споменик, XXXIV, p. 187).

La difficulté la plus considérable, pour réaliser cette « amélioration » du slavon, venait de la prononciation à la russe qu'exigeaient les professeurs. Suvorov était désolé du peu de succès qu'il avait sur ce point auprès de ses élèves. Dans une lettre, il prie le métropolite d'enjoindre aux élèves de s'en tenir, en toutes circonstances, à la prononciation enseignée à l'école : да дерзновенно всюду бы тако читали, якоже учатся : иначе бо рѣшето водою наполняти буду все (Споменик, XLIX, p. 157). Cette prononciation qui faisait violence au système phonique du serbe ne pouvait se maintenir que tant qu'il y aurait des professeurs russes pour l'enseigner de vive voix. Ceux-ci partis, le slavon russe, appris dans les livres, ou de la bouche des maîtres serbes, ne pouvait se prononcer autrement qu'à la serbe : les consonnes molles, par exemple, se prononçaient dures et un mot comme ся se lisait non pas *s'a*, mais *s-ja* ; щ se prononçait *št*, etc. ².

Les premiers résultats de l'enseignement russe se font sentir dans les derniers documents officiels rédigés par le métropolite Mojsije lui-même. Comme auparavant, ces documents sont rédigés en serbe, mais l'élément slavon s'y présente désormais sous deux formes : la forme serbe et la forme russe. Ainsi, dans les deux premiers alinéas du testament du métropolite, daté du 26 juillet 1730 (Споменик, XXXIV, p. 185), on rencontre les slavonismes russes suivants : благочестнимъ, вижу, воинственнымъ (en slavon serbe la forme serait воинставнимъ), la préposition во (во здравіи, во кратце, во различных, au lieu de ва du slavon serbe), le préverbe воз/с- (возложить, восписую, au lieu de ваз/с-), достодолжнимъ, ка изыществію (en slavon serbe la forme serait изышаствію ; on notera que ка, par contre, est serbe), смерти (sl. serbe самрти), Черноєвићу (le patriarche Arsène III lui-même signait Чарноевић, et telle est la forme de son nom en slavon serbe ; les historiens modernes l'appellent le plus souvent Црнојевић, ce qui est la forme purement serbe).

1. Article cité, pp. 253-268, notamment pp. 267-268.

2. Pour la critique de cette prononciation faite par Z. Orfelin, voir p. 52.

L'élément slavon russe est encore plus envahissant dans les écrits du métropolite Vićentije Jovanović (1731-1737), successeur de Mojsije Petrović, et les slavonismes serbes n'y occupent qu'une place minime. Mais il serait erroné d'affirmer, avec Skerlić, que Vićentije Jovanović écrit le slavon russe¹ : le fond de cette langue officielle reste toujours serbe. Le manque absolu de toute étude sur le serbe administratif du xviii^e siècle ne nous permet pas d'ailleurs de saisir dans les détails les modalités de l'influence du slavon russe sur cette langue.

1. Српска књижевност у xviii веку, p. 146. D. Ruvarac commet la même erreur (Споменик, XXXIV, p. 121) ; de plus il ne distingue pas suffisamment le slavon serbe du serbe slavonisé et les réunit tous les deux sous le nom de србуљски језик, notion très vague, le mot србуља servant à désigner tout document ou livre ancien de provenance serbe.

CHAPITRE III

LE SLAVON RUSSE LANGUE LITTÉRAIRE

La familiarisation des Serbes avec le slavons russe leur a rendu accessible toute la littérature qui paraissait en cette langue en Russie. Il faut dire que cette littérature n'était pas très intéressante, car, dès le 2^e quart du xviii^e siècle, le slavons russe était déjà complètement périmé en tant que langue littéraire et ne servait plus qu'aux besoins purement liturgiques. Même les livres destinés à la prédication et à l'édification religieuse, en commençant par ceux de Théophane Prokopovič, avaient abandonné le slavons pour le russe plus ou moins slavonisé. Les Serbes se trouvent alors dans une situation étrange, paradoxale : à peine se sont-ils constitué, au prix d'efforts considérables, une langue écrite stabilisée que cette langue tant désirée, au lieu de devenir un instrument de progrès, les rejette en plein xvii^e siècle. Mais on dirait qu'ils ne s'en aperçoivent guère et persistent dans la même voie en continuant à enseigner le slavons russe dans les écoles durant tout le xviii^e siècle ¹. Ce fait ne doit pas cependant nous surprendre : c'était une conséquence naturelle de la structure pour ainsi dire théocratique de la société serbe du xviii^e siècle, société dominée par le métropolite avec son clergé armé à la fois du pouvoir spirituel et du temporel. Donné dans la langue de l'Église, l'enseignement scolaire était de caractère essentiellement religieux et s'appuyait sur les livres ecclésiastiques russes qui constituaient la première lecture après l'abécédaire. Ces livres affluaient en masse. Nil Popov a décrit un catalogue des livres en vente dans la librairie de Damian Kauliczy à Novi Sad en 1804 : il nous apprend que sur 136 livres

1. Il suffit, pour le constater, de consulter le chapitre consacré aux livres scolaires dans l'ouvrage de D. Kirilovič, Српске основне школе у Војводини у 18 веку (pp. 43-70). Voici, par exemple, un dialogue entre le maître (господинъ) et son serviteur, donné comme exercice dans la Нѣмецкая грамматика de Stefan Vujanovski (1772) : Иоанне ! — Что благоволите, господине ? — Гдѣ еси ты ? — Въ чертозѣ моемъ (le texte allemand porte : *in meiner Kammer*). — Я мню, что ты еще въ постелѣ, востани, бездѣлниче. — Тако прииду, господине (pp. 556-557).

de nature religieuse (imprimés en caractères slavons) qui s'y trouvaient énumérés, 5 avaient été publiés à Vienne et 12 à Bude ; le reste avait été importé de Russie ¹.

En 1761, Démètre Théodosi, un Grec de Janina, fonda à Venise une imprimerie slave, avec du matériel commandé à Moscou. De 1761 à 1810, soixante-douze livres « serbes » sont sortis de cette imprimerie, mais la plupart d'entre eux n'étaient que des réimpressions pures et simples de livres d'église russes ².

A force d'être enseigné dans les écoles et pratiqué par les livres d'église, le slavon russe aurait dû devenir, aux yeux des Serbes qui prenaient la plume, l'unique langue littéraire. Mais il n'est pas difficile de constater qu'il n'en a pas été ainsi, et peu nombreux sont les écrivains serbes qui aient employé le slavon russe dans toute sa pureté, avec ses aoristes et ses imparfaits, avec le datif absolu et tout l'arsenal du vocabulaire slavon, bref un slavon tel qu'il nous apparaît dans les livres liturgiques russes. Nous verrons tout à l'heure que cet état de choses, qui pourrait nous paraître illogique, n'était que trop naturel.

L'influence russe se constate dans le premier livre serbe paru au XVIII^e siècle, la *Stemmatographie* de Žefarović ³. C'est une simple traduction adaptée d'une œuvre latine de Pavao Ritter-Vitezović, la *Stemmatographia, sive armorum Illyricorum delineatio, descriptio et restitutio* (Vienne, 1701). L'ouvrage apporte la reproduction des armoiries des pays « illyriens » (c'est-à-dire slaves), pour une bonne part fantaisistes, avec leur description en vers (un quatrain par armoiries). A défaut d'imprimeries serbes, le livre de Žefarović a été entièrement gravé. Il est probable d'ailleurs que Žefarović n'a fourni que les desseins et que le texte provient d'une autre personne ⁴.

Les vers de la *Stemmatographie* se rapprochent sensiblement de la poésie russe du début du XVIII^e siècle, tant par la forme (vers de 13 syllabes), que par la langue : on y reconnaît un russe très fortement slavo-

1. Русский архивъ, 1873, col. 160.

2. Skerlić, Српска књижевност у XVIII веку, pp. 90-91.

3. Стематографія, уже въ вѣчную память благополучнаго потвержденія святѣйшему и блаженнѣйшему господину, господину Арсенію Четвертому, архіепископу Пекскому, всѣхъ Сербовъ, Болгаръ, Западнаго Поморія, Далмаціи, Босны, обонпол Дуная, и цѣлаго Иллѣрика, Патріарху господину, господину милостивѣйшему Христофоръ Жефаровичъ, иллѣрико-рассіанскій общій зографъ всепокорно приписуєтъ и въ залогъ сыновскаго благоговѣнія даруєтъ, въ Вѣннѣ, 1741.

4. Voir P. Kolendić, « D'efarović i njegovi bakrorezi », Гласник Историског друштва у Новом Саду, IV, 1931, pp. 35-45.

nisé. Il est vrai que l'on n'y trouve ni aoristes, ni imparfaits, mais cela est dû à ce que la description des armoiries ne donne pas l'occasion d'employer un verbe au passé. Le quatrain relatif aux armoiries de la Borussia ¹ peut donner une idée de cette langue :

Шестаръ въ крилахъ простертыхъ, корону на выи,
Орель носитъ. Печаты образи суть сіи :
Фарба сіа вѣчна есть, вѣчность вѣнецъ пружить,
Далше Царства предѣли, шестаръ да окружить.
(f. 16 v.)

Comme on peut le voir, ce quatrain comporte trois mois serbes : шестаръ « compas », фарба et пружить (la terminaison est toutefois russe). On peut signaler encore d'autres serbismes du même genre, par exemple : шева « alouette » (f. 14 r.), крестъ чворновать (17 r.), на плаветномъ... щитѣ (22 r.), въ плаветной здѣ шарѣ (23 v.), оружію строшенну (24 r.), изъ прека (34 r.), рѣпъ « queue » (37 v.), etc. Ces serbismes discrets se limitent ordinairement au vocabulaire. Il est rare de les voir empiéter sur la morphologie ; on peut cependant signaler le locatif полю (17 v., 35 r.) et l'instrumental между Савомъ, Дунавомъ (34 r.). Le slavons serbe semble être absent, si ce n'est l'expression чарно поле (16 r., 17 v.), à laquelle s'oppose, dans d'autres constructions, la forme russe черн- (17 v., 26 r., etc.).

Il faut dire d'ailleurs que la parution précoce de la *Stemmatographie* la met un peu en dehors de la tradition littéraire des Serbes du Saint Empire qui ne commence à se fixer que dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

Parmi les premières productions du slavons russe il convient de citer aussi une histoire des Serbes connue communément sous le nom de *Tronoški rodoslov*, titre qui est en réalité celui d'une des copies de l'ouvrage faite en 1791 au monastère de Tronoša. On en possède encore d'autres copies également de la fin du xviii^e siècle. C'est une compilation pour laquelle l'auteur a largement utilisé les *Chroniques* de Branković et la traduction en russe slavonisé du *Regno degli Slavi* (1601) de Mavro Orbini² ainsi que quelques chroniques serbes. La valeur historique de

1. Aigle noir portant une couronne au cou et un compas sur les ailes déployées ; armoiries fantaisistes, bien entendu.

2. Книга Історіографіа початія имене, славы и разширення народа славянского, и ихъ царей и владѣтелей подѣ многими имянами, и со многими царствіями, королевствами и провинціями... Собрана изъ многіхъ книгъ історическихъ чрезъ господина Мавроурбіна Архіандрита Рагужского. Въ Санктпѣтербургской типографіи, 1722 году.

cet ouvrage est fort douteuse, mais il présente un intérêt littéraire incontestable en tant que manifestation serbe, dans l'histoire, d'un patriotisme à tendance panslaviste. N. Radojčić, qui a consacré à ce texte une étude documentée, pense, avec raison semble-t-il, qu'il a été composé en Serbie vers le milieu du *xviii*^e siècle ¹. On en possède deux éditions, très médiocres d'ailleurs : l'une est celle du *Tronoški rodoslov* proprement dit, par Janko Šafařík ², l'autre, qui est due à Miloš S. Milojević, est la reproduction d'une copie appelée *Opšti list* qui est conservée à la Patriarchie de Peć ³.

La langue de ces deux manuscrits est incontestablement le slavon russe, mais mélangé de nombreux serbismes qui semblent provenir plutôt du parler des scribes que de la tradition du slavon serbe. Le texte de l'*Opšti list* est un peu plus serbisé que celui du *Tronoški rodoslov*. Il est difficile d'ailleurs de tirer parti de ces deux textes pour l'histoire de la langue littéraire des Serbes de Hongrie : sans parler des origines hétéroclites du texte où se reflètent les usages linguistiques de ses modèles (Branković, Orbini, chroniques, etc.), l'ouvrage ne nous est connu qu'à travers des copies postérieures et probablement altérées, provenant toutes de la Serbie turque. De plus, les éditions n'inspirent aucune confiance.

La langue littéraire de la seconde moitié du *xviii*^e siècle n'a aucune espèce d'unité. En dehors de D. Obradović, qui occupe une place à part ⁴, tout écrivain de cette époque manie au moins deux langues : d'une part le slavon russe, d'autre part, le serbe. Certains, comme J. Rajić et Z. Orfelin, arrivent à y ajouter le russe littéraire plus ou moins slavonisé. Le choix d'une variante déterminée de la langue littéraire est généralement motivé par la nature de l'œuvre, mais il dépend aussi des goûts et de la position sociale de l'auteur. Les fonctions des différentes langues littéraires ne peuvent donc être délimitées que d'une façon toute approximative. Tâchons de déterminer d'abord celles qui étaient remplies par le slavon russe et le russe slavonisé.

Le slavon russe trouve sa place, en premier lieu, comme on pouvait s'y attendre, dans les œuvres de caractère théologique. Mais, bien que la littérature religieuse ait joué un rôle important dans la société serbe du *xviii*^e siècle, elle a produit peu d'œuvres originales : on se contentait

1. Voir N. Radojčić, *O Tronoškom rodoslovu*, Београд, 1931, pp. 60 et suiv. (Српска краљевска академија, Посебна издања, LXXXVI).

2. « Србскій лѣтописацъ изъ почетка XVI-гъ столѣтія », Гласникъ Друштва србске словесности, V, 1853, pp. 17-112 (on pensait pendant longtemps que cet ouvrage était du *xvi*^e ou, au moins, du *xvii*^e siècle).

3. « Общи листъ », Гласник Српског ученог друштва, XXXV, 1872, pp. 1-103.

4. Voir pp. 63-68.

ordinairement des livres importés de Russie et des réimpressions faites à Venise (chez Théodosi) ou à Vienne (chez Kurzbeck, depuis 1770). Dans la mesure où il ne s'agit pas d'ouvrages d'ordre pratique, destinés spécialement aux paysans ou aux enfants (recueils de sermons, etc.), lesquels sont rédigés, suivant la tradition, en serbe parlé ¹, ni de cas où l'emploi de la langue vulgaire est dû à des motifs particuliers, comme dans le catéchisme de Rajić ², toute cette littérature d'inspiration religieuse est rédigée en slavon russe. Comme échantillon de ce style ecclésiastique, on peut citer l'œuvre mi-théologique, mi-historique de Jovan Rajić qui s'intitule : Точное изображеніе катихисма и во обще всея православныя восточныя церкви и во особности славенскихъ народовъ восточнаго исповѣданія, въ первыхъ Россискаго таже Сербскаго, яко въ турецкой области тако и въ цесарскихъ державахъ обрѣтающагося Народа, въ кратцѣ предложенное от сочинителя самаго Катихисма ³. Cette œuvre est demeurée manuscrite et n'a été publiée qu'un siècle après sa naissance et en traduction serbe ⁴. L'extrait qu'en a publié G. Vitković (Споменици, III, n° 146, pp. 424-432) suffit pour nous donner une idée nette de la langue de Rajić : nous y reconnaissons en l'espèce le slavon russe avec toutes ses particularités les plus typiques, aoristes et imparfaits, datif absolu, infinitif avec еже, nom. pl. du participe présent actif en -ште (уповающе), etc. Comme Rajić traite d'événements contemporains qui touchent de près à la vie courante, il est souvent amené à émailler son récit de mots modernes, parfois même vulgaires. Mais l'usage de ces mots n'influe jamais sur la structure de la phrase qui reste slavonne et solennelle. Cette rencontre de deux éléments si disparates donne au récit de Rajić une allure bizarre, voire un peu risible ; que l'on en juge, par exemple, par cette phrase : ...тогда господинъ архіепископъ воспомнивъ отрицаніе мое отъ типографіи, отверзъ уста, начать ядъ свой изливати на мене, називая мопсломъ за мое тупоносіе, калмукомъ за широко-образіе и татарчетомъ за маленоочіе, и ни къ чему годнимъ человекѣмъ (G. Vitković, Споменици, III, p. 426).

C'est encore le slavon russe que l'on trouve dans le Цвѣтникъ de Rajić ⁵, recueil de contes moraux, qui n'est d'ailleurs qu'une adap-

1. Voir pp. 56-58.

2. Voir pp. 56-57.

3. Dim. Ruvarac, Архимандрит Јован Рајић, 1726-1801, Ср. Карловци, 1901, p. 96.

4. Историја катихизма православно Србаља у цесарским државама. Превод са црквенославенског рукописа, Панчево, 1883.

5. Цвѣтникъ въ двѣстѣ и двадесѣть и четири изабранихъ исторіяхъ насажденный, и из источниковъ і[зра]илевыхъ напоенный, въ

tation d'un ouvrage allemand célèbre, l'*Acerra philologica* de Peter Lauremberg (1585-1639) ¹. La préface du Цвѣтникъ justifie l'emploi du slavons de la façon suivante : еже стила касается въ книзѣ сей употребленнаго, онъ есть всѣмъ общій, иначе называемый церковный. Употребленъ же наипаче за то, да бы сходенъ былъ съ бібліическимъ стилемъ въ нравоученіяхъ употребленнымъ : иначе бы слогу со всѣмъ раздранъ былъ и непріятенъ, аще бы помѣшани были діалекты, ниже аще бы простымъ сербскимъ нарѣчіемъ писано было, могль бы инъ кто отъ благочестивыхъ словянъ ползоватися (Préface, p. xi) ².

Signalons aussi, comme de bons spécimens du slavons russe, la Иеика іерополітика или Філософіа нравоучительная сѣмволами и приуподобленіи изясненна (Vienne, 1774), et le Благонравіе или книжица ко украшенію нравовъ юношескихъ зѣло полезная (Vienne, 1786), ouvrage traduit du grec par Démètre N. Darvar ; on y note quelques serbismes de vocabulaire (комадь, залогай, etc.). La liste des ouvrages de ce genre pourrait facilement être allongée.

En dehors de la littérature religieuse et morale, le slavons russe pénètre dans les œuvres littéraires proprement dites. Un des premiers poèmes écrits dans cette langue est le Горестный плачь de Z. Orfelin ³. En voici une strophe :

Видъ мой потемнися,
 Руки ослабѣша ;
 Крѣпость измѣнися,
 Рани мнѣ задѣша :
 Славна моя храбрость
 Обратися в жалость,
 И нѣсть утѣшай.

немъ же крины удовліи добродѣтелей посредѣ терній пороковъ растутъ и цвѣтутъ, въ ползу и украшеніе всѣхъ любителей честности предложенъ 1793. За 67. лѣто дарованныя жизни трудъ сей въ благодареніе Богу принесенъ. I. Р. въ Будинѣ Градѣ, 1802. (Rajić mourut en 1801 ; l'ouvrage est donc posthume.)

1. Voir Pavle Popović, « Цветник » Јована Рајића, *Slavia*, IX, pp. 300-317.

2. Des aveux de ce genre sont rares chez un homme aussi replié sur lui-même et peu communicatif qu'a été Rajić (cf. Прилози, I, p. 177).

3. Горестный плачь славныя иногда Сербіи, своихъ царей, князей, вождовъ, градовъ же и земель лишенныя, и на чужыхъ предѣлахъ, въ жалостномъ подданствѣ сѣдящія, чрезъ собственнаго сына ея объявленный, въ новой типографіи греко-православной въ Венеціи 1764-го лѣта м[ѣ]с[яц]а ноемврія. Comme on le voit, le nom

Il existe également de cette poésie une variante serbe ¹.

Les poésies religieuses de Jovan Rajić sont écrites dans la même langue. Au point de vue du style et de la métrique, elles sont une imitation fidèle de la poésie syllabique russe (et ukrainienne) du xvii^e siècle ².

En 1776 paraît à Vienne le premier roman destiné aux Serbes : c'est la traduction du *Bélisaire* de Marmontel, faite par Pavle Julinac, officier de l'armée russe qui a été pendant un certain temps fonctionnaire de l'ambassade de Russie à Vienne ³. Nous y retrouvons encore le slavon russe avec toutes ses particularités ; le passage suivant pourra nous en donner une idée :

Сія есть любовь яже къ истиннѣ ; и той владѣтель сие любити ю неотречется, иже знаетъ, яко онъ иначе великъ быти не можетъ, кромѣ аще правосуденъ будетъ. Ты его научиши посредѣ двора своего, свободна и ни от кого зависима быти. Нынѣже подобаеъ ему научитися како и от самія свободы своея хранитися ; и ты да наставиши его къ тому приуготовивши прежде ревность твою потребнымъ поученіемъ. — Сія ревность моя, отвѣща Тиверій, готова есть пріяти наставленія твоя ; начинай токмо я. — По сихъ словесѣхъ разидошася они (p. 100).

Le texte pullule de аще, еже, обаче, сѣмо, etc. On y relève le datif absolu : возлежащымъ имъ на вечера, уми ихъ распаляхуся (p. 10), le participe бывый (p. 11), le duel руцѣ (p. 64), l'instrumental кими словеса (p. 202), etc. L'emploi régulier des pronoms personnels auprès des verbes (voir le passage cité) dénote une forte influence du russe littéraire. Et l'auteur croyait écrire на собственномъ матернемъ нашемъ языкѣ (p. 7) ! Remarquons toutefois que le slavon du *Bélisaire* était aux yeux de Julinac une langue réservée à l'usage strictement littéraire : l'*Histoire du peuple serbe*, du même Julinac, est rédigée en russe ⁴, et sa correspondance en serbe (mais avec d'abondants slavonismes) ⁵.

de l'auteur ne figure pas au frontispice de l'ouvrage, et l'attribution du poème à Orfelin, tout en étant vraisemblablement fondée, n'est pas sans soulever quelques doutes (Voir Radojčić, Гласник Историског друштва у Новом Саду, VI, 1933, pp. 254-256).

1. Voir p. 59.

2. Ces poésies ont été publiées par Svetozar Matić dans les Прилози, IV, pp. 227-239.

3. Велизарій господина Мармонтель, академии французскаго языка члена, изъ французскаго на славенскій языкъ преведенъ, въ Виеннѣ, 1776.

4. Voir pp. 48-49.

5. Voir une lettre de lui adressée en 1767 aux Serbes de Bude (G. Vitković, Споменици, III, pp. 290-291).

On n'a pu établir jusqu'à présent d'après quel original la traduction avait été faite. Julinac lui-même indique dans le titre qu'il a composé sa traduction sur le texte français ; M. Milinković croit qu'il l'a composée d'après la traduction russe ¹ ; M. Kostić admet plutôt une traduction de l'allemand ². Ajoutons que ni l'un ni l'autre n'ont confronté le texte de Julinac avec les originaux qu'ils supposent, si bien que leurs affirmations ne sont que de vaines conjectures ³. Si M. Milinković a raison, on constatera qu'aux yeux de Julinac une traduction du russe en serbe n'est autre chose qu'une slavonisation du texte russe, et encore une slavonisation s'inspirant non pas du slavon serbe, mais du slavon russe du ^{xvii}^e siècle ⁴. En elle-même, l'idée de slavoniser un texte russe, pour le rendre accessible aux Serbes, est assez logique, étant donné les principes de l'enseignement scolaire à cette époque. Z. Orfelin a utilisé le même procédé dans son manuel de latin ⁵, qui n'est qu'une juxtaposition de trois ouvrages russes ⁶. Voici une phrase empruntée aux dialogues dans l'original russe : Вотъ ! я здѣсь, вмѣстѣ пойду съ тобою и вмѣстѣ буду писать, толькошъ твоимъ перомъ ; Orfelin l'adapte ainsi : Е, я здѣ, пойду купно съ тобою, и купно буду писати, токмо твоимъ перомъ (Прилози, IV, p. 171).

L'usage du slavon russe pur n'a pas fait fortune chez les Serbes. Pour les œuvres littéraires proprement dites, cet usage semble ne pas dépasser les années soixante-dix du ^{xviii}^e siècle. Dans la littérature religieuse il s'est prolongé un peu plus longtemps, grâce surtout à l'activité de Jovan Rajić. Au ^{xix}^e siècle, parmi les ouvrages slavons, on ne peut guère signaler que l'*Histoire naturelle* (Естествословіе, 1811) et l'*Histoire universelle* (Всемірное сбытіясловіе, 1823) de Pavle Kengelac, écrites dans un slavon russe bien supérieur à celui de Julinac ou d'Orfelin. Mais les œuvres de Kengelac ne sont plus, pour leur époque, que des pièces de musée.

L'abandon du slavon par la littérature, malgré son maintien dans l'enseignement, n'a rien de surprenant. Nous savons que les libraires serbes

1. Српски књижевни гласник, XIX, 1907, p. 914 ; N. M. Petrovskij n'exclut pas non plus cette possibilité (Ж. М. Н. П., 1909, 10, pp. 424-425).

2. Прилози, II, 1922, pp. 50-55.

3. Voir aussi les remarques judicieuses que fait à ce sujet N. Vukadinović dans les Прилози, V, pp. 286-287.

4. N'ayant pas réussi à me procurer les traductions russes de *Bélisaire* (il en existe deux), je regrette de ne pouvoir résoudre le problème.

5. Первые начатки латинскаго языка, въ Венеціи, 1767.

6. Pour les détails, voir Dim. Ruvarac, « Прва штампана латинска граматика за Србе », Прилози, IV, pp. 155-176.

faisaient leur commerce presque exclusivement avec des livres importés de Russie. Or, si l'on excepte les ouvrages strictement liturgiques, la langue de tous ces livres était le russe à différents degrés de slavonisation. Et il devait arriver naturellement que plus les Serbes se familiarisaient avec les productions russes, plus ils s'en assimilaient la langue. Il ne faut pas perdre de vue que, si les lecteurs russes étaient capables de faire tant bien que mal le départ entre l'élément slavon et l'élément russe de leur langue écrite, les lecteurs serbes ne devaient, eux, avoir qu'une idée bien confuse de ces distinctions souvent subtiles : les deux éléments leur étaient en effet également étrangers. De plus, le critérium du slavonisme ne pouvait pas être le même chez les Russes et chez les Serbes. Les aoristes et les imparfaits, dont la présence dans un texte constituait pour un Russe du XVIII^e siècle l'indice le plus incontestable du slavon, ne pouvaient avoir cette valeur d'indice pour un Serbe habitué à user couramment de ces deux catégories verbales dans la langue parlée. Il en était de même des formes à vocalisme plein : *младый, градъ* étaient pour un Russe des formes slavonnes, et par conséquent nobles, opposées aux formes vulgaires *молодой, городъ* ; pour un Serbe, les mêmes mots ne devaient comporter aucune nuance particulière, puisqu'ils étaient identiques aux formes de la langue courante. Il est donc assez naturel que le russe littéraire du XVIII^e siècle, tout empreint de slavonismes, ait représenté toujours pour les Serbes lettrés l'ancienne et vénérable langue slavonne dans sa forme authentique. Cette opinion très répandue a trouvé une expression nette chez D. Obradović, dans le *Мезимац* : « Ови свију народа [les peuples slaves] мати је језик славјански, који је сад у благополучној Росији у всевисочајше совершенство доведен, будући да онде царствује ; све високе науке и знања на њему се издају (Дела, p. 414). Le russe littéraire était encore plus éloigné du serbe que le slavon pur, et qui sait si cet éloignement ne lui a pas valu quelques titres de noblesse supplémentaires ? Le passage du slavon russe au russe littéraire pourrait donc se concevoir, à la rigueur, comme une sorte d'ennoblissement stylistique, conception justifiable par le rayonnement des lettres russes.

Une telle conception du russe écrit invitait les Serbes à adopter cette langue pour leur littérature. Et, de fait, le russe écrit devait connaître auprès d'eux quelque succès. Loin d'être uniforme, tout comme en Russie d'ailleurs, il présentait différents degrés de slavonisation, tant suivant les fonctions du texte que selon les habitudes stylistiques des auteurs. Sur cette langue déjà hétéroclite venaient se greffer des serbismes que les écrivains laissaient échapper malgré eux, et dont le nombre varie d'un auteur à l'autre, voire d'ouvrage à ouvrage.

Pas plus que le slavon russe, ce russe slavonisé n'a eu des fonctions bien déterminées. Cependant, il est un domaine où sa prédominance est hors de doute : celui de la littérature historique. Ce genre n'est pas à

négliger : c'est celui où l'activité intellectuelle des Serbes a déployé le plus de puissance et d'originalité au XVIII^e siècle ¹. La langue en comporte plusieurs catégories stylistiques suivant le rôle qu'y jouent les slavonismes.

Jovan Rajić est l'auteur qui se tient le plus près du slavons russe. Le fruit de ses recherches historiques remplit les quatre volumes de sa monumentale *Histoire des peuples slaves* ². En outre, il a traduit une brève histoire de Serbie, de Ludvig Albrecht Gebhardi ³.

Prêtre et ancien élève de l'Académie de Kiev, tout pénétré de l'esprit de la théologie russe, Rajić, comme nous l'avons déjà vu, maniait avec la plus grande aisance le slavons. S'il a adopté, comme langue de base, le russe et non pas le slavons, il l'a fait sans doute sous l'influence de la littérature historique russe, son modèle. Mais il ne s'est pas contenté de reproduire cette langue telle quelle, et il y a entassé slavons sur slavons. Peut-être croyait-il la serbiser par ce procédé, suivant en cela l'esprit de l'époque. Un passage tiré de la *Brève histoire de la Serbie* peut nous donner une idée de ce qu'a été le style historique de Rajić :

Деспотъ искалъ и сіе предпріятіе Хунядію разговѣтовати, пришелъ обаче съ честностію своею въ новая препиранія, неосталь же просто въ мирѣ, но возвѣстилъ Султану тайно о преправностехъ Хунядія и Папы. Сіе воздвигло Султана что скорѣе противъ крестоносцевъ пойти, и щастіе показалося ему седмнадцатаго октом. 1448. на поли Косовѣ особеннымъ образомъ (p. 145).

C'est incontestablement du russe, mais du russe slavonsé à tel point que, par endroits, on a l'impression de lire du slavons. Non seulement le texte est plein de tous ces *аще, обаче, убо*, etc., qui forment l'ornement indispensable de tout style slavonsant, mais encore on y trouve des aoristes

1. Voir là-dessus des remarques très justes de N. Radojčić : « Српска схватања културне историје у осамнаестом веку », *Летопис Матице српске*, књ. 335 (1933), pp. 132-139.

2. *Исторія разныхъ славенскихъ народовъ*, наипаче же Болгаръ, Хорватовъ и Сербовъ, изъ тмы забвенія изытая и во свѣтъ историческій произведенная Іоанномъ Раичемъ..., въ Виеннѣ, 1794-1795. Sur la valeur de cet ouvrage, voir N. Radojčić, « Подлога Рајићеве Историје », *Прилози*, I, pp. 177-189.

3. *Краткая Серблія, Россія, Босны, и Рамы кралевствъ исторія по плану Вилхелма Гуери, и Іоанна Грау и по иныхъ ученныхъ Англезовъ устроенная и изъ 55. тома Общественныя исторіи изытая и съ нѣмецкаго на славенскій языкъ преведенная и краткими примѣчаніями изясненная Іоанномъ Раичемъ архимандритомъ*, въ Виеннѣ, 1793. Pour les détails sur l'original de Rajić, voir Fran Ilesić, « Jovana Rajića *Kratka istorija srpska* (1793) i njen izvor », *Прилози*, IV, pp. 92-104.

et des imparfaits, ceux-ci, il est vrai, dans des proportions discrètes : *оста-виль бѣ* (p. 15), *избѣгль бѣ* (p. 16), *умре* (p. 19), *посла* (p. 20), *восхотѣ* (p. 21), *приготовляше* (p. 145), и *абіе по томъ умре* (p. 146), etc. De temps en temps on tombe sur tel mot ou telle expression spécifiquement slavonne : *еже сотворити* (p. 41), *сему токмо бывшу* (p. 147), *дщи* (p. 146), *непщеваль* (*ibid.*), etc. Par ailleurs, la morphologie est russe. L'élément serbe est accidentel et paraît s'être introduit comme à l'insu de l'auteur : les termes courants pour « roi » et « prince » sont *краль* et *фирштъ* ; on trouve les mots *наредба*, *негли*, *обуши*, *чета*, *порѣкло*, *гѣн. уйца*, *пуница*, *погрешка*, *сигурность*, *добошъ*, *узоковаль*, *примамиль*, *измамити*, et quantité d'autres. Nous avons fait entrer dans la liste des mots allemands (*фирштъ*) et hongrois (*добошъ*) : c'est qu'ils font partie de la langue parlée au même titre que les éléments purement serbes. Quelquefois les mots slavons sont expliqués entre parenthèses : *крѣпкія гради* (*вароши*, p. 147), *знаменоносцемъ* (*баряктаромъ*, p. 115). Telle expression comme *маетности* (p. 146), trahit chez Rajić une influence polono-ukrainienne due à ses années d'études à l'Académie de Kiev.

Cette langue est donc très voisine du slavon, et Rajić n'a qu'un pas à faire pour franchir la limite qui la sépare du slavon pur. Il le fait dès que son sujet touche aux choses de l'Église : la langue de son *Histoire du catéchisme* est franchement slavonne ¹.

C'est une autre tendance stylistique qui se fait jour dans les travaux de Zaharija Orfelin. Contemporain de Rajić, graveur de son métier, Orfelin (1725-1785) a mené une existence assez mouvementée, changeant souvent d'occupation ². Il nous a laissé des travaux à peu près dans tous les domaines : histoire, théologie, littérature, journalisme, sciences appliquées, œnologie, etc., mais son œuvre la plus importante est une histoire de Pierre le Grand, en deux gros volumes ³. Orfelin y a montré du sens critique et étalé une grande érudition, si bien que son ouvrage marque une date dans la suite des études historiques sur Pierre le Grand ⁴. Le

1. Voir p. 41.

2. Voir sur lui la monographie de T. Ostojić : *Захарија Орфелин, живот и рад му*, Београд, 1923 ; il faut bien dire que ce livre (posthume) est assez confus. Notons que l'auteur se désintéresse à peu près complètement du problème linguistique que pose l'œuvre d'Orfelin.

3. *Житіе и славныя дѣла государя императора Петра Великаго, самодержца всероссійскаго, съ предположеніемъ краткой географической и политической исторіи о Россійскомъ царствѣ, нынѣ первѣе на Славенскомъ языкѣ списана и издана, часть первая-вторая, въ Венеціи, 1772.*

4. Sur la valeur historique de l'ouvrage, voir N. Radojčić, « *Захарија*

titre même du livre indique qu'il est écrit на славенскомъ языкѣ; mais ce slavon n'est en réalité que du russe littéraire tel qu'on le trouve dans les travaux historiques parus en Russie; il suffit du passage suivant pour s'en rendre compte :

Царь желилъ надѣти на нихъ самое лучшее платье, и кудрявое лице ихъ угладити, чтобъ чистыхъ и убраныхъ возможи политичнымъ и чисто-держашимся народамъ представи; а они радѣе хотѣли татарскія кожухи, шлики и отъ коры липовой опанки носить; отъ политичныхъ людей бѣгати, а содружествовати съ скотами (I, p. 318).

Si le style d'Orfelin se distingue toutefois de l'usage purement russe, c'est uniquement par un nombre appréciable de serbismes qui sont sans doute involontaires : Orfelin a voulu écrire le russe pur, mais il ne le savait pas suffisamment. Dans l'extrait cité on remarquera les mots желилъ et опанки qui sont des formes russifiées du serbe (= желио et опанке). Voici encore quelques serbismes typiques pris au hasard dans l'ouvrage : каштиговати « punir » (I, p. 182), у берегахъ Балтійскаго моря (I, p. 294), по послѣдней [= russe крайней] мѣрѣ (*ibid.*), избражавала (II, p. 214), сраженіе продолжалось чрезъ нѣсколько часовъ (II, p. 220); le mot « roi » accuse régulièrement la forme краль; l'infinitif est toujours en -и, ce qui, étant donné l'allure générale du texte, est à considérer comme un serbisme plutôt que comme slavonisme; la substitution de и à ы est très fréquente : поплилъ (II, p. 220), добича (*ibid.*), etc.

L'ouvrage d'Orfelin a dû être remarqué en Russie, puisque, deux ans après sa publication, il en paraît une nouvelle édition, dans une langue revue et corrigée ¹.

La Brève introduction à l'histoire du peuple serbe, de Julinac, parue en 1765 à Venise ², et qui est la première histoire imprimée du peuple serbe,

Орфелин као историчар », Гласник Историског друштва у Новом Саду, VI, pp. 253-280.

1. Житіе и славныя дѣла Петра великаго самодержца всероссійскаго съ предположеніемъ краткой географической и политической исторіи о Россійскомъ государствѣ, первѣе на Славенскомъ языкѣ изданное въ Венеціи, а нынѣ вновь съ пополненіемъ и поправленіемъ какъ самой исторіи, такъ и съ предложеніемъ нѣкоторыхъ Славено-сербскихъ словъ на Россійской, съ гравированными планами баталій и взятыхъ крѣпостей, и на всѣ великія дѣйствія медалями напечатано, въ Санктпетербургѣ, 1774.

2. Краткое введеніе въ исторію происхожденія славеносербскаго народа, бывшихъ въ ономъ владѣтеляхъ Царевъ, Деспотовъ, или владѣтельныхъ Князевъ Сербскихъ, до времени Георгія

est rédigée en un russe qui ne se distingue de celui d'Orfelin que par une proportion un peu plus grande de slavonismes. Les serbismes y jouent un rôle moins marqué : Julinac était officier russe et savait la langue de son pays d'adoption mieux qu'Orfelin. L'extrait suivant peut nous donner une idée suffisante du style de Julinac :

Драгимиръ стриць Владимировъ а Хралимировъ сынъ, по смерти Болгарскаго Края, восхотѣвъ земли ему принадлежащія возвратити, в Далмацію пошел ; пришед же в Котар, от граждан в церкви святаго Гавріила убіен сталъ. Супруга его Россійскаго жупана Лютомира дщи пошла в Россію, гдѣ чувши Отца своего уже умерша от туду в Босну, с братіями матере своея и двумя дщерьми идущи, напути на мѣсту нарицаемомъ Брусна, сына Доброслава родила (р. 35) ¹.

Dans la dédicace (à Siméon Černojevič), Julinac constate qu'avant lui il n'y avait pas d'histoire serbe на нашемъ Россійско- или Сербославенскомъ языкѣ (р. 13) : on voit bien que les conceptions linguistiques de Julinac sont tout à fait confuses.

La très brève *Histoire du Monténégro* (Исторія о Черной горы), du métropolitain Vasilije Petrovič, occupe une position spéciale. Œuvre d'un Monténégrin, écrite et publiée à Moscou en 1754 ², elle est en dehors de la tradition serbe du XVIII^e siècle. Le métropolitain a voulu sans doute écrire en russe slavonisé, mais sa mauvaise connaissance de cette langue a fait que l'on trouve dans son œuvre des serbismes dans une proportion qui dépasse de loin celle de la *Vie de Pierre le Grand* d'Orfelin. Il importe de noter que ces serbismes sont de nature non seulement lexicale, mais aussi et surtout morphologique. C'est ainsi que la finale -e est presque normale au génitif singulier du type en -a- (до самаго устія рѣке Бояне, р. 1), de même que -и au datif-locatif singulier du même type (comme c'est le cas dans le titre lui-même) et -е à l'accusatif pluriel (свое полате, р. 2). Le cachet incontestablement serbe de cette langue nous fait penser que l'abondance des aoristes et des imparfaits y est à mettre plutôt sur le compte de l'influence serbe que sur celui du slavon. On voit que l'auteur n'a pas passé par l'école russo-slavonne de Hongrie.

L'extension du russe littéraire est, en somme, très limitée dans les

Бранковича, послѣдняго Деспота Сербскаго, сочинено и изъ разныхъ Авторовъ нотами изяснено Павломъ Юлинцемъ находящимся въ Россійской Императорской Службѣ Военной.

1. N. Radojčić signale d'autres extraits de cet ouvrage dans le *Rad Jugoslavenske akademije*, 237, pp. 10-11, 13, 23, 24-25.

2. Le livre est très rare ; nous nous servons de la réédition publiée par Bodjanskij dans les Чтенія въ Императорскомъ обществѣ исторіи и древностей російскихъ, 1860, II.

œuvres originales du XVIII^e siècle et ne dépasse pas les années soixante-dix : on n'en peut signaler d'autres exemples que les travaux historiques de Julinac et d'Orfelin ; ceux de Rajić présentent déjà un russe fortement slavonisé.

On peut citer encore un ouvrage scientifique dont la langue — un russe passablement slavonisé — se rapproche de celle de l'*Histoire* de Rajić : c'est le Вѣчный то есть от начала до конца міра трающій календарь d'Orfelin (Vienne, 1783). Nous avons qualifié ce calendrier de scientifique parce que Orfelin a réussi à y faire entrer toute une cosmographie et une physique. Un passage emprunté au chapitre sur les différentes espèces de la pluie peut nous donner une idée de ce qu'est la langue de ce calendrier :

Отверзтіе или разломаніе облаковъ, когда единъ великій облакъ въ единъ разъ от вѣтровъ утѣсненъ и въ воду претворенъ будетъ, егоже вся тягость внезапно и въ краткое время въ капляхъ, которыя величиною яйца кокошина быти кажутся, на низъ опровергается (p. 257).

La littérature proprement dite n'utilise pas le russe ; si, dans le Славено-сербскій магазинъ d'Orfelin (Venise, 1768), on trouve des poésies en russe littéraire, il ne s'agit que de réimpressions pures et simples des pièces se trouvant dans les Ежемѣсячныя сочиненія, qui ont servi de modèle au *Magazine* d'Orfelin ¹. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'Orfelin ne fait pas passer ce russe poétique pour du serbe littéraire, et il précise lui-même, dans la préface du Магазинъ, que cette revue publiera на нашемъ и на Россійскомъ езыху сочиненія (pp. 10-11). Pour qu'un texte russe acquière le droit de cité dans les lettres serbes, il faut le slavoniser : tel a été le procédé dont se sont servis, par exemple, Orfelin lui-même, dans son *Abécédaire* ², et Julinac dans la traduction de *Bélisaire* (si toutefois ce roman a été traduit du russe) ³.

La langue des chancelleries n'a pas cessé d'avoir une base serbe durant tout le XVIII^e siècle. Elle a conservé également, comme éléments secondaires du vocabulaire, les nombreux mots latins, allemands et hongrois qui l'ont caractérisée au début du siècle ⁴. Mais l'élément slavo-serbe, qui la distinguait de la langue parlée et en formait, pour ainsi dire, l'étage supérieur, a cédé peu à peu la place au slavo russe. Ce dernier, toutefois, se montre plus envahissant, dans le style des chancelleries, que ne l'était autrefois le slavo serbe, surtout dans les documents émanant des autorités ecclésiastiques ; telle missive solennelle d'un archevêque

1. Voir T. Ostojić, Захарија Орѣелин, pp. 136-137.

2. Voir p. 44.

3. Voir pp. 43-44.

4. Voir p. 25.

pourra même être rédigée entièrement en slavon ou en russe slavonisé, et ne se distinguera, par exemple, des écrits d'un Rajić que par une proportion plus grande de serbismes ¹.

Il est curieux de constater que même le gouvernement de Vienne qui, par crainte de voir les relations de ses sujets serbes avec la Russie devenir trop étroites, favorisait généralement l'usage de la langue parlée, a fait traduire le fameux *Statut scolaire* de 1776 dans une langue qui est à la limite du slavon russe et du russe ; c'est ce que montre le passage suivant de ce *Statut* :

Понеже Мы между прочими предметы землематерняго Нашего промышленія ² о благостояніи Нашего возлюбленнаго и вѣрнаго Іллѣрическаго народа, наставленіе неунітскія Іллѣрическія юности въ трівіалныхъ, то есть малыхъ школахъ, изряднѣйшымъ быти милостивѣйше судихомъ, и того ради опредѣлихомъ, сичевое въ неунітскихъ трівіалныхъ школахъ наставленіе, тамо, идѣже еще не обрѣтается, вовести, а идѣже оуже введено есть, поправити, сему же въ первыхъ въ провинціалномъ предѣлѣ Нашего Темішварскаго Баната начало положить : сего ради милостивѣйше благоволили есмы, ради неунітскихъ трівіалныхъ малыхъ школъ Нашего Темішварскаго Баната, слѣдующій школскій Оуставъ опредѣлити, емуже и хоцемъ, опаснѣйше сохранену быти (D. Kiri-
lović, Српске основне школе у Војводини у 18 веку, p. 82).

Il est permis de penser d'ailleurs que les autorités autrichiennes n'étaient pas très au courant des rapports exacts existant entre le serbe, le russe et le slavon, rapports dont les Serbes eux-mêmes n'avaient qu'une idée assez confuse.

Une question se pose : comment les Serbes prononçaient-ils ce slavon russe qui était devenu leur langue littéraire, mais dont la structure phonique devait leur être complètement étrangère ? Z. Orfelin avait prévu les difficultés que pouvaient rencontrer à cet égard les lecteurs serbes et, guidé par son esprit toujours pratique, il avait essayé d'y parer. C'est à cette fin qu'est destiné l'abécédaire publié en 1767 à Venise ³. Cet ouvrage

1. On consultera, comme spécimen, la proclamation de l'évêque de Bude datée de 1774 (Vitković, Споменици, III, pp. 415-416).

2. Ces trois mots traduisent l'expression allemande : *Unserer landes-mütterlichen Sorgfalt*.

3. Первое ученіе хотящимъ учиться книгъ писмены славенскими, называемое букварь, съ многими полезными и потребными наставленіями по которыми возможно въ краткомъ времени отрока, не токмо церковныя но и гражданскія славенскаго языка писанія совершенно читати обучити, къ прямому богопознанію и богопочитанію наставити, и къ понятію разныхъ въ гражданскомъ житіи нуждныхъ вещей привести, нынѣ первѣе ради употребленія сербскаго юношества изданъ.

s'inspire visiblement de l'abécédaire de Prokopovič qui, nous l'avons vu, était très répandu parmi les Serbes ¹. La préface indique nettement que l'*Abécédaire* est destiné à ceux qui désirent apprendre à lire les политическія книги (« c'est-à-dire laïques », ajoute Orfelin entre parenthèses), imprimés en caractères civils (гражданскими писмени ²); et ce ne pouvaient être que des livres russes, car les livres de provenance serbe étaient imprimés (ou plus souvent, à cette époque, gravés) en caractères slavons. Aussi l'*Abécédaire* d'Orfelin est le premier livre serbe qui, à côté du cyrillique slavons, contienne également des parties imprimées en lettres russes. Les passages les plus intéressants pour nous sont ceux où Orfelin proteste contre la façon dont on prononce en général les mots slavons et russes. Voici une de ses remarques : « au lieu de во имя, on dit ва име; on change [donc] la lettre о en а, et я en е, ce qui n'est l'usage ni du serbe vulgaire, ni du slavons pur; car, en serbe, la préposition во et въ se dit у, ainsi : во имя — у име; въ мѣсто — у мѣсто. Les mots хвала, хвалю тя, Христосъ, se prononcent вала, валю те, Ристос; on laisse donc tomber complètement la lettre х, ce qui est non seulement contraire à la nature de notre langue, mais est encore assez désagréable pour l'oreille. Certains suppriment de même la lettre ф, car, au lieu de Филиппъ, Фистъ, Фараонъ, ils disent Вилип, Вістъ, Вараонъ, etc. . . Ou encore : on lit le mot плоть comme плтъ, et pour лѣпота on dit лепота, pour лѣпый ou лѣпъ : лепъ » ³. Plus loin, Orfelin recommande de prononcer дъ comme ѣъ (Госпоѣъ), ть comme ѣъ (правосѣъ), нь comme dans панъ (= панъ), ль comme dans мель (= хмель) ⁴, c'est-à-dire qu'il exige qu'on mouille les consonnes devant ѣ, ce que les Serbes, naturellement, ne faisaient pas. Les constatations d'Orfelin ne nous surprennent pas : il est évident que les sujets parlant serbe étaient incapables de prononcer le slavons autrement qu'avec les ressources de leur propre langue. Il n'est pas moins évident que les efforts d'Orfelin ne pouvaient aboutir qu'à des améliorations de détail : ainsi во имя cesserait de se prononcer *va ime* et deviendrait *vo im-j-a*, mais jamais *vo im'a*, comme cela aurait dû être suivant les règles du slavons russe (et du russe); pour правосъ, on aurait la substitution de *pravosé* à *pravost*, mais la prononciation *pravost'*, la seule correcte, ne serait pas obtenue. En somme, les règles proposées par Orfelin mettaient fin à ce qui subsistait encore du slavons serbe dans la prononciation traditionnelle des textes religieux (ва име, плтъ, etc.), mais elles étaient incapables d'en suppri-

1. Voir p. 31; pour les détails sur l'*Abécédaire* d'Orfelin, voir Dim. Ruvarac, Годишњица Николе Чупића, XIII, 1893, pp. 275-283.

2. *Ibid.*, p. 279.

3. *Ibid.*, p. 282.

4. *Ibid.*

mer les traits purement serbes : *вала, место* (c'est-à-dire *mesto* avec *m* dur, au lieu de *m'esto* avec *m* mou), etc.

Le problème de savoir comment il fallait prononcer le slavon n'avait d'ailleurs qu'une importance théorique : le slavon restait, en effet, une langue exclusivement écrite, et l'on n'avait occasion de le prononcer qu'en lisant à haute voix un texte quelconque. Les fonctions de la langue parlée étaient réservées au serbe vulgaire, même pour ceux qui se servaient couramment du slavon dans leurs écrits. Rajić nous en a laissé un témoignage curieux. Dans son *Точное изображение катихизма*, rédigé, comme nous l'avons vu, en un slavon rigoureux, Rajić cite fréquemment des paroles prononcées par tel ou tel prêtre : or, toutes ces citations sont en serbe parlé d'allure franchement populaire. En voici un échantillon (les paroles citées sont celles de Rajić lui-même) :

Того ради паки начатъ госп. Путникъ съ вѣштѣмъ прилѣжаніемъ просити мене (подавъ мнѣ писаніе архиепископово прочести), да бы азъ приимъ дѣло уготовалъ поскорѣе. « За то исто, отвѣштахъ ему, не ѣю, ерѣ дивіи богослови незнаду сочинявати и писати питоме катихисме. Некъ му пишу татарѣ и калмуцы ¹, а моя рука писати га не ѣе ». Сія паки моя словеса и послѣдній отказъ восписа госп. Путникъ ко архиепископу въ Карансебешъ. И тако престаша обои отъ мене того взискивати ; прочее, видяште мене непреклонна пребывающа, ниже долженствуюшта (G. Vitković, *Споменици*, III, pp. 428-429).

L'opposition entre le slavon *écrit* et le serbe *prononcé* est nette. La rigueur de cette opposition exige même que la brève remarque intercalée dans la phrase prononcée soit exprimée en slavon (отвѣштахъ ему). Cela ne veut pas dire que la langue parlée soit restée entièrement insensible à l'influence du slavon russe. Cette influence a joué, mais elle ne s'est pas exercée au delà des emprunts de vocabulaire faits par la langue parlée à la langue écrite. Dans le passage que nous venons de citer, le verbe *сочинявати* est précisément un emprunt de ce genre ; et encore est-il adapté au serbe à l'aide du suffixe *-ава-*. Vers le début du *xix^e* siècle, les emprunts à la langue littéraire deviennent suffisamment nombreux et variés pour pouvoir caractériser, aux yeux des contemporains, le langage des différentes classes sociales ². Mais le fond de la langue parlée ne change pas : il demeure serbe.

Un document contemporain, le mémoire (en allemand) sur la défense de

1. Allusion à une injure de l'archevêque Putnik, voir la citation de la page 41.

2. On peut en juger par une lettre du métropolite Stratimirović à Obradović, datée du 29 juin 1805 (Lj. Stojanović, *Живот и рад Вука Стеф. Караџића*, p. 43).

l'écriture cyrillique que Janković Mirijevski (ou Janković de Mirijevo, comme il se fit appeler plus tard), inspecteur des écoles serbes du Saint Empire, a soumis, en 1782, au gouvernement de Vienne, confirme heureusement le tableau linguistique que l'examen des textes nous a permis de brosser ¹. Janković distingue trois langues en usage chez les Serbes de Hongrie : 1^o la langue de l'Église (*Kirchenmundart*), 2^o la langue laïque ou civile (*Civil-Sprache*) et 3^o la langue vulgaire (*gemeine Pöbelsprache*).

La première langue est celle des livres d'église. Elle est, par rapport à la langue vulgaire, ce que le grec ancien est par rapport au grec moderne (parlé), remarque Janković (pp. 206-207); il s'agit donc du slavons russe.

La *Civil-Sprache* est définie comme suit : « Die slawonische Civil-Sprache ist eine Gattung der Mundart, derer sich der vernünftigere Theil der Nationalisten, das ist : die artigern und feinern Männer, die in der Sprachlehre bewandert sind, sowohl im Reden, als auch im Schreiben zu bedienen pflegen ». Et Janković ajoute : « C'est la langue de la chancellerie et de la correspondance... Elle est plus pure que la langue vulgaire, mais aussi plus simple et plus claire que la langue de l'Église (p. 207)... Elle ne se distingue de la langue vulgaire que par les finales de la conjugaison, par la pureté des mots et par la prononciation (p. 209) » : c'est le serbe slavonisé dont nous avons signalé l'usage dans la correspondance ².

En ce qui concerne la langue vulgaire, elle est, d'après Janković, par rapport à la langue de l'Église ce que le saxon de Transylvanie est par rapport au saxon pur (c'est-à-dire à l'allemand littéraire), ou le lorrain par rapport au français pur; elle se comporte envers la *Civil-Sprache* comme le parler commun d'Autriche (*österreichische gemeine Mundart*) envers la langue allemande pure (pp. 207-208).

Guidé par un sens pratique dont il faut lui savoir gré, Janković a cru nécessaire d'illustrer son exposé par quelques exemples. Voici la phrase « afin que Dieu entende la voix de notre prière et ait pitié de nous » traduite successivement dans les trois langues (en orthographe magyaro-allemande) : 1^o langue d'Église : *o jexe uszlischati Bogu glasz molenija naschego i pomilovati ni*; 2^o langue laïque : *da bi Bog glasz molenya naschego uszlischal i nasz pomiloval*; 3^o langue vulgaire : *da bi Bog glasz naschega molenyja csuo i nasz pomilovao* (p. 208).

Comme inspecteur des écoles, Janković réclamait l'enseignement dans la « pure langue laïque » (*reine Civil-Sprache*) et c'était, pour son temps une solution assez raisonnable. Il apparaissait à cet égard comme un des

1. Voir A. Ivić, « Теодор Јанковић-Мирјејевски у одбрану ћирилице », *Јужнословенски филолог*, XI, 1932, pp. 197-216.

2. Voir pp. 50-51.

rare hommes de cette époque qui ait vu clair dans le problème compliqué des langues tel qu'il se posait à son pays.

Nous avons vu ce qu'a été, dans l'esprit de Janković, la *Civil-Sprache*. On peut se rendre compte de ce qu'elle représentait dans la pratique en consultant un *Manuel* que Janković lui-même avait composé à l'usage des maîtres d'écoles serbes ¹. La langue de ce *Manuel* se révèle comme un slavon russisé, avec emploi discret d'aoristes et d'imparfaits et avec relativement peu de serbismes. Dans son Mémoire, qui est de six ans plus récent, Janković semble avoir fait d'importantes concessions au serbe. Voici un passage du *Manuel* qui prescrit la tenue de l'élève lorsque celui-ci parle au maître :

Учитель имѣяй что сверху хожденія своихъ учениковъ, или сверху чего инного напомянути, или съ ними бесѣдовати, да обучаетъ ихъ право стояти, то есть, колѣна круто, и склопито держаще, нозѣ же нѣчто мало на страну извивше, главу внѣ плещахъ, и очи на его честно взырающыя имуще ; да обучаетъ ихъ внымательно слышати глаголемая имъ, и на все съ пристойностію, ниже велими гласно, ниже претихо, но удобовразумительно, кратко, и добро отвѣтствовати (pp. 216-218).

1. Ручная книга потребная магистромъ Іллврическихъ неунітскихъ малыхъ школь . . . , часть первая, въ Виеннѣ, 1776. Le texte est en serbe et en allemand. Cette première partie est extrêmement rare (Kirilović n'en connaît qu'un seul exemplaire, dans la Bibliothèque de la Patriarchie de Sremski Karlovci : Српске основне школе у Војводини у 18 веку, p. 47, note 1). L'exemplaire que nous avons consulté (un exemplaire magnifique) appartient à la Bibliothèque du Musée National de Bohême, à Prague.

CHAPITRE IV

LES DÉBUTS DU SERBE LITTÉRAIRE

La prédominance indiscutable du slavon russe et du russe slavonisé dans la littérature serbe dure jusque vers les années quatre-vingt du xviii^e siècle, lorsqu'elle commence à être sérieusement menacée par l'usage du serbe parlé. L'introduction systématique de la langue nationale dans la littérature serbe est l'œuvre de Dositej Obradović, dont le premier ouvrage imprimé paraît en 1783. Mais même avant lui, certains écrivains, qui se servaient normalement soit du slavon, soit du russe, comme Orfelin ou Rajić, nous ont laissé quelques œuvres écrites dans le serbe parlé le plus pur. Ce sont des exceptions, cela va de soi, mais qu'il nous faut examiner pour tirer de l'isolement l'activité d'Obradović et la faire mieux comprendre.

Nous avons déjà vu que, dans la première moitié du xviii^e siècle, le rôle du serbe parlé était uniquement utilitaire : Venclović, dans ses sermons, ne recourt au serbe que pour se faire comprendre de son auditoire paysan¹. Il ne devait pas en être autrement dans la seconde moitié du siècle : on continuait à prêcher aux paysans dans leur propre langue. Il est vrai que nous possédons de cette époque des recueils imprimés de sermons en slavon : mais il s'agit en l'espèce d'œuvres littéraires destinées au public lettré et familier avec la langue de l'Église ; les sermons en langue vulgaire, ne ressortissant pas à la littérature, étaient sans doute considérés comme indignes de l'impression (les sermons de Venclović aussi sont demeurés manuscrits). Néanmoins, on peut signaler tout un recueil de sermons de Rajić en langue populaire : *Собрание разныхъ недѣльныхъ и праздничныхъ нравоучительныхъ поучений*, 1793².

Mais il existe d'autres œuvres imprimées de caractère religieux dont le but utilitaire justifie l'emploi de la langue vulgaire. Parmi ces œuvres, il faut citer en premier lieu le *Catéchisme* de Jovan Rajić³. Malgré le

1. Voir p. 23.

2. La préface de ce recueil est reproduite par Dim. Ruvarac, dans l'ouvrage *Архимандрит Јован Рајић*, pp. 84-86.

3. *Катихисисъ малый или сокращенное православное исповѣданіе греческаго неунітскаго закона, во употребленіе неунітскія*

titre slavon, la langue en est assez populaire, ainsi qu'on peut en juger par l'échantillon suivant :

Све што видимо и на небу, и на земљи ништа само от себе ние, нитије себе сатворило, него ест от другога нѣкога существа произведено. И тако велимо, да оно существо, кое ест сву тварь сатворило, а само о себи несатворено и несаздано ест, ест Богъ (р. 26) ¹.

Ce caractère populaire est un peu surprenant chez un écrivain aussi slavonisant que Rajic. L'explication en est pourtant bien simple : l'emploi de la langue vulgaire a été imposé, contre le gré du Synode serbe, par le gouvernement autrichien qui, depuis 1770, ne cessait pas de réclamer un catéchisme en langue populaire que les enfants serbes pourraient comprendre sans difficulté ².

Si donc le *Catéchisme* de Rajic est, d'après J. Živanović, « jedan lep cvetak, koji srpskim mirisom miriše » ³, l'honneur en revient à l'impératrice Marie-Thérèse. Ce fait, d'ailleurs, n'a rien qui nous étonne en un siècle où le despotisme éclairé devance le mouvement populaire dans la voie des réformes et de la laïcisation.

On possède encore un ouvrage religieux de Rajic dont la langue se rapproche de celle du *Catéchisme* : c'est son *Histoire Sainte* ⁴. Le titre lui-même indique que le livre est destiné aux enfants, et c'est sûrement par là que s'explique l'emploi de la langue vulgaire. Il est curieux de noter que le manuscrit, qui nous a été conservé, diffère de l'édition

славено-сербскія юности сочинень, и от неунітскаго епископскаго въ Карловѣ 1774. лѣта держаннаго Свнода потвержденъ, во Виеннѣ, 1776.

1. Voir aussi : Jov. Živanović, « Српски језик у Катихизису Јована Рајића », Бранково коло, I, 1895, col. 313-317.

2. D. Kirilović, Српске основне школе у Војводини у 18 веку, pp. 64, 69. Il est piquant de constater que le gouvernement de Vienne veillait non seulement à la pureté de la langue serbe, mais aussi à celle de la doctrine orthodoxe : sur l'avis du prélat Müller, confesseur de Marie-Thérèse, on a fait disparaître du *Catéchisme* déjà imprimé quelques pages dont une gaucherie dans la rédaction de Rajic pouvait faire comprendre l'exposé sur le libre arbitre dans le sens de la doctrine protestante (*ibid.*, pp. 66-68).

3. Article cité, col. 314.

4. Священная исторія ради малолѣтне дѣтице краткими вопросы и отвѣты сочинѣна въ Москвѣ 1782 лѣта, и на славено-сербскій языкъ ради сербске дѣтице преведенна въ лѣто 1792. въ мон. Ковилѣ, въ Будимѣ, 1797 ; l'original russe est du métropolitain Platon.

imprimée. Le manuscrit est rédigé dans une langue tout à fait populaire, mais, visiblement, Rajić, homme de culture slavonne, a hésité à l'imprimer sous cette forme, et il en a slavonisé la langue. Cette slavonisation ne va pas bien loin, comme on peut en juger par l'exemple suivant [manuscrit] : о сатвореню овогъ света. Ткое сатворио овай светъ? Богъ! Зато се зове творац неба и землѣ; [édition imprimée] : о сотвореніи овога свѣта. Тко е сотворио овай свѣтъ? Богъ! Зато се и зове творецъ неба и земли ¹.

Parmi les ouvrages destinés à des fins pratiques et rédigés en langue populaire, on peut citer aussi un manuel d'arithmétique de V. Damjanović (Новая сербская ариеметика или простое наставленіе къ хесапу... Venise, 1767²), et un autre manuel, celui-là d'œnologie, de Z. Orfelin : Искусный подрумаръ (Vienne, 1783). Tout en étant serbe quant au fond, la langue des deux manuels comporte un certain nombre de russismes et de slavonismes dont la proportion est plus grande dans le manuel d'Orfelin que dans celui de Damjanović. Le russisme le plus conséquent est, dans les deux ouvrages, la finale -тъ à la 3^e personne du présent, régulièrement au pluriel et quelquefois au singulier ³. Voici un échantillon de l'Искусный подрумаръ :

Старымъ людма, и онимъ кои у високихъ наукахъ и разсужденіяхъ упражняваются, по една чашица токайскогъ вина весма ползуетъ, понеже оное не токмо сваку вредителну мокроту у желудку ньюву поадава, но и све тѣла и ума силе наилучше укрѣпљава и разфрешкава (p. 54).

Il faut se garder d'exalter les ouvrages de ce genre, tant religieux que laïques, comme les premières manifestations d'un esprit national dans la

1. Jov. Živanović, « Језик Јована Рајића у књижицама писаним за дјецу », Коло, 1901, I, pp. 492-494. Živanović, qui a comparé le manuscrit à la deuxième édition (de 1802), suppose que la première édition était identique au manuscrit et que la slavonisation de la deuxième (posthume) est imputable à l'éditeur. C'est une supposition purement gratuite : les titres des deux éditions, donnés par Novaković, sont identiques, mais diffèrent sensiblement de celui du manuscrit (qui porte, entre autre, la mention : на простый србскій языкъ... преведена, au lieu de на славено-сербскій языкъ de l'édition imprimée). On notera aussi que les éditeurs, à cette époque, n'avaient pas encore pris l'habitude de remanier la langue des textes réédités.

2. Parmi les livres scolaires, c'est plutôt une exception, qui s'explique peut-être par le fait que le livre a été publié à Venise ; des éditions analogues de Vienne sont en slavon (voir p. 37).

3. Le principe en est le même que dans la préface du Славено-сербскій магазинъ, voir plus loin, p. 60.

littérature serbe, ainsi qu'on a l'habitude de le faire la plupart du temps. Ces ouvrages ne font que continuer une tradition ancienne qui remonte au moins aux œuvres de Venclović, et, comme celles-ci, ils sont en dehors de la littérature proprement dite.

La langue populaire ne tarde pas cependant à faire son apparition dans la littérature, et, fait curieux, elle n'est admise au début que dans la poésie.

Ainsi, Z. Orfelin, après avoir publié en slavon, en 1764, son Горестный плачь славных иногда Сербии ¹, le fait paraître la même année en serbe, en traduction remaniée ².

Pour se rendre compte de la différence entre les deux versions, citons, en traduction serbe, le même verset 15 que nous avons déjà cité d'après l'original slavon ³ :

Помрачисе и видъ мой, руки ослабили,
згубиласамъ и снагу, са свимъ се сатрли.
Славна моя сва храбрость на Косову паде,
а ткоће ме утѣшитъ, нейма тога саде.

La langue de cette poésie est incontestablement serbe. On y trouve des russismes et slavonismes, cela va de soi, mais en nombre très restreint : instr. pl. салдати (verset 1), nom. pl. вожди (3), instr. pl. вои (6), aor. вазмути (8), aor. бысть (9), возлюбили (10), востокъ (14), полуножь (14), gén. pl. враговъ (21), etc. Le russisme le plus fréquent est la terminaison -тъ à la 3^e personne du pluriel du présent ; on lit, par exemple : ридають (5), непроѣзжаютъ (5), стенають (7), плѣскають (9), даютъ (9), пекутсе (10), виють (17), бють (17), удручаютъ (25), защищаютъ (25) ; une fois seulement, on trouve -тъ au singulier : лиетъ (12). Il vaut mieux d'ailleurs considérer ces formes comme des russismes de vocabulaire plutôt que de morphologie, car les formes verbales serbes, que l'adjonction de -тъ ne saurait transformer en mots purement russes, ignorent cette terminaison : незнаду (20), неимаду (22), тлачу (17), налажу (4), de même que toutes les formes en -е, sans aucune exception : глде (3), наслѣде (3), звижде (9), гоне се (13), клоне се (24), труде се (18), находе (21), etc. Mais on trouve aussi un certain nombre de formes en -у/-ю, comme ругаю се (4), даю (17), задаю (17), трзая (20), оставляю

1. Voir p. 42.

2. Плачь Сербии еяже сыни в различных государствах разсѣялись, объявленный от С. С. С. ; les trois lettres signifieraient, suivant Petrovskij : собственный сынъ Сербии (voir : Skerlić, Српска книжевност у XVIII веку, p. 194, note 1).

3. Voir p. 42.

(24), кажу (4), qui pourraient cependant très bien figurer dans la première catégorie et avoir la terminaison -тъ.

Il est curieux de comparer ce système à celui de la Préface du Славено-сербскій магазинъ (1768) du même auteur, dont la langue est sensiblement plus russifiée que celle du Плачь. Là, la terminaison -тъ est généralisée, au pluriel, pour tous les verbes : à côté de пишутъ (p. 5), печатають (p. 5), etc., on trouve приносятъ (p. 3), служатъ (p. 4), держатсе (p. 5), любятъ (7), дополняютъ (16), считаютъ (6), сообщаютъ (8), etc. ; la seule exception est le verbe имаду (pp. 8, 11, 16). Le singulier, par contre, n'offre la terminaison -тъ que lorsque la forme ainsi obtenue coïncide avec la forme russe du même verbe. Ainsi on a чинить (p. 9), будетъ (p. 7), можетъ (p. 7), находится (p. 8), породить (p. 9), etc., en face de имаде (pp. 5, 7, 9, 14, etc.), насталясе, умножавасе (p. 7), наступава (p. 7), хоће (p. 7), снабдѣва (p. 8), etc. Orfelin a appliqué le même système dans l'Искусный подрумаръ ¹. On a vu que, dans le Плачь, ce principe n'a été appliqué qu'au pluriel, et encore de façon partielle.

Jovan Rajić nous a laissé également quelques poésies composées vers les années soixante et soixante-dix ². Dans leur majorité, ces poésies sont écrites en slavon russe, ce qui est d'ailleurs parfaitement logique : il s'agit d'œuvres d'inspiration essentiellement religieuse, composées à l'occasion de différentes fêtes de l'Église. On en trouve toutefois quelques-unes dont la langue est purement populaire. Ainsi le Noël de 1769 a provoqué une dizaine de poésies présentées sous formes d'épîtres à des amis. Or, trois de ces poésies seulement sont écrites en slavon ; le reste est en langue vulgaire, ce dont on peut juger par ce début de la missive adressée à un certain Petar Djurković :

Радујем се ја прасету и мрснима днима,
Тако веле наши стари, тако и ја с њима.
Ал је овде друга радост и друго весеље,
Кад нам Христос на небеси начиња весеље.
Овде Агнец непорочен родио се данас,
Који себе хоће дати и умрети за нас ³.

L'année suivante, en 1770, Rajić compose encore quatre épîtres poétiques en langue serbe, à l'occasion de la Saint-Georges ⁴.

1. Voir p. 58. C'est aussi le système dont se sert normalement A. Stojković, par exemple dans Кандоръ или откровение египетскихъ тайнъ, въ Будимѣ, 1800.

2. Ces poésies ont été publiées par Svetozar Matić dans les Прилози, IV, pp. 227-239.

3. *Ibid.*, p. 235. Matić publie les poésies en transcription moderne.

4. *Ibid.*, pp. 237-239.

Mais l'œuvre la plus intéressante et aussi la plus importante que Rajić ait écrite en langue vulgaire est le poème *Le combat du dragon avec les aigles* ¹. C'est une apologie de la guerre qu'en 1788-1790 la Russie et l'Autriche (les aigles) ont faite à la Turquie (le dragon). Voici deux strophes qui glorifient la prise d'Očakov par les Russes (pp. 17-18) :

Попадаше и Русса нѣколик' хиљада,
 То коштова заузет' Ожакова града.
 И Волконской ту паде храбрый воевода,
 Кнезь порекломъ, Генералъ, и славнога рода.
 То све дуго траяше петъ ф'ртальи сата,
 И Ожаковъ завлада силна, славна КАТА.
 Дарданелле начини, и све ключе узе
 Дона, Днѣпра и Днѣстра, Муи даде сузе.

Il y a peu d'œuvres, dans toute la littérature du XVIII^e siècle, qui présentent une langue aussi franchement populaire que ce poème de Rajić. On éprouve quelque méfiance à voir cet auteur de culture si éminemment slavonne rechercher spécialement les expressions les plus idiomatiques, ne reculer devant aucun mot turc et s'évertuer de mille façons pour écarter sa langue le plus possible du slavons qui, par ailleurs, était son moyen d'expression préféré. Qu'on en juge, par exemple, par ces quelques vers : нег' голишавъ тумара по бужаца ада (f. 5, il s'agit de Mahomet) ; проћи ты садъ мене (6) ; него милый Мухамедъ сакупляйде крила (10) ; на вратъ, на носъ беже (22) ; да ти гладни кураци небудну напали (30) ; ясамъ многимъ црнъ комадъ метуо у торбу (60), etc. La finale -ao est prononcée -o ; ainsi :

идемъ дакле у пакао откудъ самъ и дошао,
 већъ я видимъ што е то, ясамъ са свимъ прошао (61).

On a couvert d'éloges Rajić pour avoir composé ce poème qui jouit de la meilleure réputation auprès des historiens de la littérature serbe. Ainsi Skerlić le caractérise comme « l'œuvre d'un patriote qui se réjouit de la victoire des armes chrétiennes ainsi que de la délivrance de son peuple, mais aussi l'œuvre d'un savant, un homme de culture classique, qui contemple son époque à travers la mythologie et l'histoire de l'antiquité » ². Tout cela peut être exact. Néanmoins, le côté essentiel du poème, celui qui pourrait expliquer l'emploi de la langue vulgaire, semble avoir échappé aux chercheurs : le poème de Rajić n'est pas une œuvre sérieuse ; l'auteur lui-même le dit d'ailleurs dans une lettre à un certain Samuel

1. Бой змая са орлови на кратко описанъ от І. Р. А. в лѣто 1789, въ Виеннѣ, 1791.

2. Српска књижевност у XVIII веку, pp. 226-227.

Lazarević, en lui envoyant trois exemplaires de son livre, destinés aux officiers serbes de Fenek : подайте им нека се разговараю, и мене старца незабавляю, и нека знаду, да и мы старцы праву исторію послѣднегъ рата у шалы писати можемо и умемо ¹. Et si Skerlić cite, comme exemple du décor pseudo-classique employé par Rajić, les vers

Под Улиссемъ што Троя, што Рим под Нероном,
Тако букти Вѣлиградъ садъ под Лаудономъ ²,

ceux-ci sont à accueillir certainement *cum grano salis*. Comment prendre au sérieux un poème où l'auteur, avec une familiarité d'ailleurs aimable, tape constamment sur l'épaule de ses personnages, en appelant, par exemple, Catherine II, Ката, et Mahomet, Муя (voir le passage cité)? Par son caractère léger et badin, l'œuvre de Rajić se rapproche, toutes proportions gardées, de ces poèmes mi-héroïques, mi-comiques qui étaient à la mode en Russie au XVIII^e siècle. Une langue ostensiblement populaire était un des éléments indispensables de ce genre littéraire. Rappelons-nous que les littératures modernes ukrainienne et blanc-russe remontent chacune à une *Énéide travestie*, dont le succès a été dû précisément à ce qu'un sujet héroïque y était traité de manière burlesque dans une langue rustique. Il y a un peu de cela dans le poème de Rajić, mais de façon plus atténuée.

Il est plus difficile de déterminer les raisons qui ont amené Rajić à se servir du serbe dans quelques poésies religieuses. Le fait que ces poésies sont en même temps des épîtres pourrait peut-être justifier l'emploi de la langue vulgaire.

En ce qui concerne le Плачъ d'Orfelin, on ne voit pas très bien les raisons immédiates qui ont pu décider l'auteur à le traduire en serbe parlé. On peut supposer seulement qu'il a voulu assurer à son poème une expansion plus large dans le peuple. On n'oubliera pas non plus qu'Orfelin souhaitait, en principe, l'introduction de la langue populaire dans la littérature et cela pour les mêmes raisons pratiques que l'on retrouvera plus tard chez Obradović : on ne peut instruire le peuple que dans sa propre langue. Cependant, la même préface du Славено-сербскій магазинъ, qui énonce ces idées raisonnables, est écrite dans un serbe tellement saturé de russe que parfois on se demande si on lit du serbe russifié ou du russe serbisé.

Les œuvres poétiques d'Orfelin et de Rajić que nous venons de passer en revue sont composées toutes en vers syllabiques (de 13 syllabes) et se

1. Dim. Ruvarac, Архимандрит Јован Рајић, pp. 79-80.

2. Le maréchal Laudon, chef des armées autrichiennes, enleva Belgrade aux Turcs en 1789.

rattachent directement, de ce fait, à la tradition poétique russe (et ukrainienne) du ^{xvii}^e siècle et du début du ^{xviii}^e. Cette tradition, apportée aux Serbes par l'enseignement scolaire de Kozačinskij et de ses compagnons ¹, a dû être favorisée ensuite par la lecture des œuvres russes. L'influence russe sur les premières poésies serbes est donc incontestable. Mais le fait même que, parmi les œuvres littéraires proprement dites, la langue vulgaire s'introduit d'abord dans la poésie, permet de croire à une influence de la poésie populaire ². En particulier, le Бой змая са орлови de Rajić, par son ton et par sa langue, semble être fait sur le modèle de la chanson populaire, que les gens de cette époque ne prenaient pas trop au sérieux, et dont ils remplaçaient le vers par un vers plus littéraire ³. Ce problème, que l'on n'a pas même effleuré, mérite cependant les recherches les plus sérieuses. Sur l'influence probable de la littérature de Bosnie et de Slavonie, voir plus loin ⁴.

L'usage de la langue populaire, épisodique et exceptionnel chez Orfelin et Rajić et leurs contemporains, devient de règle chez Dositej Obradović. Né en 1742 ou 1743 dans un village du Banat, Obradović a été attiré d'abord par la vocation religieuse et, en 1757, il entrait dans un monastère de la Fruška Gora. Mais le commerce avec les moines, paresseux et incultes, lui fait bientôt perdre toutes ses illusions sur la vie monastique. Au bout de trois ans, pris de dégoût, il quitte définitivement le monastère pour errer, durant toute sa vie, à travers l'Europe, avide de s'instruire lui-même et d'enseigner les autres. Il a particulièrement bien connus les pays serbo-croates, a fait de longs séjours chez les Serbes de Dalmatie et s'est créé des liens solides avec les Croates. Il meurt à Belgrade, en 1811, après y avoir fondé l'École supérieure (*Visoka Škola*), ancêtre de l'Université serbe. Intelligent, polyglotte (il maniait avec aisance au moins une demi-douzaine de langues), s'étant acquis par ses propres moyens une culture générale assez large, Obradović, en vrai homme du siècle des lumières, croit dans la puissance de la raison humaine, qui, par la science, doit organiser le monde ⁵. Il nous a laissé des œuvres de caractère varié : un abécédaire, une autobiographie, des fables, des réflexions philosophiques et moralisa-

1. Voir p. 33.

2. Notons que quelques poésies datées de 1717, de caractère religieux et en vers syllabiques, trouvées par T. Ostojić et publiées dans le *Јужнословенски филолог* (II, 1921, pp. 125-129), sont écrites également en langue populaire.

3. Voir aussi Sv. Matić, « Принципи уметничке версификације српске », *Годишњица Николе Чупића*, XL, 1931, pp. 54-55.

4. Voir pp. 68-70.

5. Voir, sur Obradović, l'ouvrage de K. Radčenko : *Сербскій писатель Доситей Обрадовичъ и его литературная дѣятельность*, Кіевъ, 1907.

trices, une éthique (traduite) et une demi-douzaine de poésies ¹. Mais, quelle que soit la forme des œuvres d'Obradović, elles ne visent, toutes, qu'un seul but : instruire le peuple ; et toutes sont écrites en serbe, sans aucune exception.

Si, jusqu'à présent, nous n'avions pu que deviner les raisons pour lesquelles tel écrivain du XVIII^e siècle s'était servi de la langue vulgaire, avec Obradović, en revanche, nous voyons clair : cet auteur ne manque pas une occasion de justifier son choix du serbe parlé. Ce choix est d'ailleurs en plein accord avec la conception utilitaire que cet écrivain se fait de la littérature : si cette dernière ne sert qu'à instruire le peuple, elle doit le faire, de toute évidence, dans une langue accessible à tout le monde, c'est-à-dire en serbe parlé. D'autre part, le caractère manifestement ecclésiastique du slavons ne saurait séduire un homme aussi gagné aux idées rationalistes de son siècle que l'a été Obradović. Dès son premier ouvrage imprimé, la lettre Љубезни Харалампије (1783), qui est une sorte d'annonce du livre Совѣти здраваго разума (1784) en même temps qu'une invitation à s'y abonner, Obradović expose son point de vue sur la langue : « Aujourd'hui, tous les peuples s'efforcent de perfectionner leur dialecte ; c'est une entreprise fort utile, étant donné que si les gens savants exposaient leurs pensées dans une langue commune au peuple entier, l'éducation de la raison ² et les lumières de la science ne resteraient pas l'apanage de ceux qui comprennent la vieille langue livresque, mais elles s'étendraient et gagneraient même les paysans... Je sais que certains m'objecteront que, si nous nous mettons à écrire dans le dialecte vulgaire, la vieille langue tombera en désuétude et finira par disparaître. A ceux-là, je réponds : quelle utilité peut présenter une langue que comprend correctement une personne à peine sur dix mille et qui est étrangère à ma mère et à mes sœurs ? » Et Obradović ajoute à la fin de son exposé cet aphorisme devenu célèbre : « La valeur d'une langue se mesure à son utilité » (језик има своју цену од ползе коју узрокује ³). La même année, dans la préface à son *Autobiographie* (Животъ и приключенія), il revient sur le même sujet : « Il est dommage qu'un peuple aussi nombreux soit privé des livres dans sa propre langue, et cela à une époque où la science, tel un soleil au ciel, jette autour de nous sa lumière » ⁴.

1. Les œuvres d'Obradović ont été éditées plusieurs fois. La meilleure édition est celle qui a été publiée à l'occasion du centenaire de la mort de l'écrivain : Дела Доситеја Обрадовића. Пето, државно, издање, Београд, 1911. L'orthographe en est modernisée.

2. Просвѣщеніе разума ; le mot просвѣщеніе revient constamment dans les écrits d'Obradović.

3. Дела, p. 4.

4. *Ibid.*, p. 14.

Dans le *Mezimać* (qui constitue la seconde partie du *Cobranie* *разныхъ правоучительныхъ вещей* et qui n'a été publié que comme œuvre posthume en 1818), Obradović a cru devoir reprendre ses idées sur la langue littéraire dès le premier chapitre qu'il a intitulé : *Јест ли полезно у простом диалекту на штампу што издавати*. En voici un passage assez caractéristique, qui pourra en même temps servir comme échantillon du style de l'écrivain :

Сада, како би могао ко утврђавати да један тако многочислени народ не ваља његовим природним диалектом обучавати и просвештавати ? Премнога част обојега пола људи радо ће читати или слушати кад други чита оно што ласно и лепо разумева ; ако ли у чему ни полак не разбира и не постиза, све му је остало тамно и невразумително, следователно непријатно и досадно читати или слушати. Наш преизрјадни Трлајић ¹, он прекрасно и преслатко славјански пише : он је у тому стилу наша пчела и наш Ксенофонт. Али нека ми његова мила љубов опрости : то није за Србље сељане за које смо ми дужни много старати се и трудити, — зашто је у сваком народу сељана највише и преко највише. Навластито од колико је ползе једному народу таким с првог почетка, како му се начну давати књиге, нова поњатија и разумјенија, да му се дају оне које су од најбољега укуса и здравога разума ! Понеже с чим се нови сосуд најпре напоји, то у себи всегда содржава, и на здравом основанију добро се зида (*Дела*, pp. 414-415).

On voit que l'argumentation d'Obradović en faveur de la langue populaire n'a rien de révolutionnaire ni d'original ; au contraire, elle reprend les mêmes motifs qui, autrefois, avaient poussé Venclović à écrire ses sermons en serbe parlé. Il y a cependant une différence. Alors que, pour Venclović, le serbe vulgaire ne reste qu'une langue parlée s'opposant au slavon, seule langue écrite et littéraire, pour Obradović il n'y a pas d'autre langue littéraire que le serbe parlé. Les sermons de Venclović sont, par conséquent, en dehors de la littérature ; les écrits d'Obradović sont, par la volonté de leur auteur, de la littérature authentique. Il va de soi que cette évolution a été grandement facilitée par la conception un peu simpliste et utilitaire qu'avait Obradović de la littérature.

L'extrait du *Mezimać* que nous avons cité plus haut suffit à montrer que la langue d'Obradović est bien du serbe, mais n'est nullement le serbe des paysans pour lesquels Obradović se flattait d'écrire. L'ossature de cette langue, son système grammatical sont incontestablement populaires, avec une forte empreinte dialectale, empreinte inévitable, puisqu'elle est due à l'absence de toute tradition littéraire en langue nationale. Il faut noter que le serbe d'Obradović n'a aucune espèce d'unité dialectale, si

1. Sur Trlajić, voir pp. 71-72.

bien que tel cas de flexion, surtout au pluriel, peut avoir toute une série de terminaisons ¹.

Mais, en matière de vocabulaire, cette langue populaire ne pouvait suffire à un auteur dont toutes les œuvres se ramènent en fin de compte à des réflexions philosophiques et moralisatrices. Et Obradović, tout en se refusant à accepter en bloc les langues littéraires de son époque, le slavon russe et le russe slavonisé, n'en est pas moins contraint d'y recourir constamment pour enrichir son vocabulaire. M. Sučević a donc parfaitement raison de relever l'affinité des vocabulaires d'Obradović et de Rajić ².

Il importe cependant de ne pas prêter à un Obradović nos propres conceptions et nos connaissances linguistiques. Si, aujourd'hui, nous sommes à même de faire un départ sûr entre l'élément slavon et l'élément serbe, ce départ était beaucoup moins net pour un homme du XVIII^e siècle, surtout si cet homme, comme c'est le cas d'Obradović, était passé par l'école du slavon russe. Nous savons en effet que la langue parlée elle-même était déjà passablement différenciée vers la fin du XVIII^e siècle et que celle de la bonne société (la *Civil-Sprache* de Janković-Mirijevski ³) était toute saturée d'éléments slavons et russes. Il est certain que bon nombre de slavonismes sont dus, dans le style d'Obradović, à ce que cet écrivain les considérait tout de bon comme des éléments serbes : ne les avait-il pas entendus de la bouche des Serbes cultivés ? Il semble que, pour Obradović, ainsi qu'en général pour ses contemporains, la différence entre le slavon et le serbe portait avant tout sur la morphologie et la syntaxe ; en matière de vocabulaire, cette différence a été loin de leur être nette ⁴. D'ailleurs, la discrimination entre la langue parlée des villes et la langue des paysans n'a pu être le résultat que d'une enquête scientifique et systématique conduite par un homme qui était doué d'un sentiment linguistique

1. Pour ce côté populaire de la langue d'Obradović, voir l'étude de Milovan Sučević, « Језик у делима Доситеја Обрадовића », Извештај Српске прав. велике гимназије Ср. Карловачке за школску годину 1913/1914, кн. 55, pp. 5-60.

2. *Article cité*, p. 6 ; on ne peut que regretter que Sučević se soit borné à cette constatation pour ne s'occuper que de la partie purement serbe de la langue d'Obradović.

3. Voir p. 54.

4. Le *Dictionnaire allemand et serbe* de T. Avramović, paru en 1790 à Vienne, a sans doute beaucoup contribué à embrouiller les choses. En effet, en dépit de son titre, Нѣмецкій и сербскій словарь на потребу сербскаго народа въ Крал. державахъ, l'élément serbe ne joue dans ce dictionnaire qu'un rôle minime et disparaît dans une masse énorme de mots slavons et russes.

particulièrement fin : tel est le caractère de l'œuvre de Vuk Karadžić, informateur et enquêteur de Kopitar.

Les très nombreux emprunts au slavons et au russe, que l'on trouve dans le vocabulaire d'Obradović, se limitent essentiellement aux notions abstraites et élevées en tant qu'exprimées par des substantifs/adjectifs et adverbess, plus rarement par des verbes. Ainsi, dans l'extrait cité, on remarque les russismes et slavonismes suivants : част « partie », многочислени, невразумително, следователно, непријатно, преизрјадни, прекрасно, славјански, љубов, полза, начну, поњатија, разумјенија, вкус, понеже, сосуд, основаније. Obradović a cru pouvoir transplanter tous ces mots dans sa langue sans leur faire subir la moindre serbisation. Cette technique primitive de l'emprunt a été sensiblement assouplie dans la suite par les écrivains du xix^e siècle, qui se sont imposés de mettre le mot étranger en accord avec le système linguistique du serbe ; c'est ainsi, par exemple, que les mots вкус et основаније, cités ci-dessus, ont été remplacés par укус et основа (ce dernier employé au sens figuré : en valeur concrète, comme dans le passage cité, on emploie темел, emprunté au grec) ; de même, просвета s'est substitué à просвештеније, si cher à Obradović. Ce procédé d'adaptation n'est pas d'ailleurs inconnu d'Obradović, mais il le limite aux verbes. En nous reportant de nouveau au spécimen cité, nous y découvrirons les formes verbales утврђавати, просвештавати, содржава, qui, tout en étant des dérivés d'allure serbe, n'en sont pas moins des emprunts au russe, comme le montre le corps du mot.

Le dosage des mots slavons et russes varie suivant les circonstances et suivant la nature du récit. Par exemple, dans les *Fables*, il est moins élevé dans la fable elle-même que dans la morale qui l'accompagne (наравоученије). Les mots abstraits, donc slavons, deviennent particulièrement envahissants, comme on pouvait s'y attendre, dans l'*Éthique*, où l'on tombe constamment sur des phrases comme : таково је употребљеније и прављеније које пристоји воображенију, и тако ово може служити за руководство к добродјетељи и к нашем истинитом благополучију (extrait du chapitre V, qui a le titre О усаглађењу воображенија ; Дела, p. 377) ¹.

On a le droit de se demander même si Obradović se contentait de puiser à pleines mains dans le vocabulaire russo-slavons, et si, au besoin, il ne fabriquait pas personnellement des mots nouveaux sur le poncif slavons, surtout des composés. La question est difficile à résoudre, puisqu'on connaît bien mal le vocabulaire du slavons tardif. Radčenko considère

1. Une longue liste de mots abstraits russes, recueillis dans les œuvres d'Obradović, se trouve dans l'ouvrage de K. Radčenko, Сербскій писатель Досиѳей Обрадовичъ и его литературная дѣятельность, Кіевъ, 1907, p. 211.

comme forgés par Obradović des mots tels que : лудовисокоумни, своједогматичко, љубопрепирање, ласноразумење, узајамнодружески, црножучије, нехудољубокоисни, etc. (dans le Собрание разныхъ нравоучительныхъ вещей, 1793) ¹.

Tout comme la partie populaire, la partie slavonne de la langue d'Obradović accuse un certain flottement qui se traduit souvent par l'emploi côte à côte de mots serbes et de leurs doublets slavons, par exemple : ствар et вещь, неспења et злополучіе, etc.

Ajoutons qu'Obradović fait un effort conscient pour s'approprier les moyens d'expression populaires. Ainsi, dans le premier chapitre du Мезимацъ (sa dernière œuvre), il avoue que la première phrase de sa première fable « ne vaut rien », parce qu'il y avait employé, dans un récit, le prétérit en -l-, au lieu de recourir au présent (historique) des verbes perfectifs, courant « у простом нашем диалекту » ².

Radčenko impute également à la pénétration progressive de l'écrivain dans l'esprit de la langue populaire l'emploi de l'aoriste et de l'imparfait, emploi qui va croissant du Животъ и приключенія, par les Совѣти здраваго разума et les *Fables* jusqu'au Мезимацъ ³. Comme Obradović emploie librement l'aoriste dès la *Lettre à Haralampije*, la question paraît plus complexe, et nous touchons à un problème de stylistique serbe : le prétérit en -l- est le temps du passé d'emploi usuel, tandis que l'aoriste a une double valeur, tantôt populaire, tantôt littéraire, à peu près comme en Languedoc le passé défini français.

Il faut relever chez Obradović un trait d'importance capitale qui le met bien au-dessus de ses précurseurs et de ses contemporains : la langue littéraire qu'il veut fixer pour le peuple n'est pas destinée, dans sa pensée, aux seuls orthodoxes serbes de culture religieuse russe, mais à tous les Serbes et Croates, orthodoxes, catholiques et musulmans, qui parlent la même langue populaire. Obradović le dit expressément dès sa première œuvre imprimée, la *Lettre à Haralampije* (Дела, p. 5), et il le répète dans son dernier livre, le Мезимацъ (*ibid.*, p. 414). C'est la même préoccupation que nous retrouverons plus tard chez Vuk Karadžić

Un problème se pose : en quelle mesure l'adoption de la langue populaire par Obradović a-t-elle été une œuvre spontanée ? N'oublions pas qu'il y avait à la même époque, dans les limites du Saint Empire et au voisinage immédiat de la Voïvodine, une littérature importante en serbo-croate populaire : la littérature de Slavonie, dont l'œuvre principale, le *Satir* de Reljković, a vu le jour en 1762 pour être rééditée en 1779. Il est *a priori* très vraisemblable que cette littérature a pu exercer son influence,

1. K. Radčenko, *op. cit.*, p. 156.

2. Дела, p. 414.

3. *Op. cit.*, p. 216.

au moins quant à la langue, sur l'œuvre d'Obradović (et sur celle de ses contemporains), surtout si l'on pense que la tendance moralisatrice et didactique est la même dans les deux littératures ¹.

L'éventualité de cette influence mériterait mieux que de vagues assertions, suivant lesquelles l'écriture latine et une tendance catholique parfois trop voyante dans la littérature de Slavonie auraient constitué une barrière presque infranchissable à une pareille influence ². Et pourtant la littérature de Slavonie ne pouvait pas ne pas être connue des Serbes de Hongrie. En particulier, le rayonnement du *Satir* de Reljković devait être considérable, puisque, en 1793, un certain Stefan Rajić, instituteur à Osijek, a cru opportun de rendre plus accessible cette œuvre aux Serbes de l'Empire en l'éditant en caractères cyrilliques (slavons) ³ et avec quelques modifications de la langue : ékavisation du texte ikavien et introduction d'un certain nombre de dialectismes serbes et aussi de slavonismes, ce qui devait, sans doute, à ses yeux, transformer la langue de Reljković en просто-сербскій языкъ ⁴.

D'ailleurs, l'influence de la littérature proprement dite de Slavonie a été préparée de longue date par celle de la poésie semi-savante (ou semi-populaire) dont le répertoire semble avoir été en grande partie commun à tous les Serbes et Croates de l'Empire, y compris même les Kajkaviens : il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir les recueils manuscrits du XVIII^e siècle, ces recueils où l'on trouve pêle-mêle des chansons religieuses, militaires, populaires, pornographiques, etc. ⁵. On ne saurait

1. L'affinité des préoccupations moralisatrices d'Obradović et de Reljković a été signalée par Gj. Magarašević, *Nada*, IX, 1903, pp. 295-297, 311-314, 327-328. L'auteur de cet article se contente d'ailleurs de comparaisons assez abstraites et ne pose même pas, ne fût-ce que par une allusion, le problème d'une influence directe de Reljković sur Obradović. En tout cas, les vers qui se trouvent dans la *Lettre à Haralampije* sont d'un ton qui rappelle singulièrement celui du *Satir*.

2. T. Ostojić emploie à ce propos l'expression кинески зид « muraille de Chine » (Српска књижевност од велике сеобе до Доситеја Обрадовића, p. 110).

3. Сатуръ, или дивій човекъ. У первой части пѣва на стіхови Славонцемъ ; а у другой части, Славонацъ отпѣва у стіхови Сатуру. Г. Антоніємъ Релковичемъ сочиненъ, преведенъ же на просто-сербскій языкъ Стефаномъ Раичемъ, въ Вієниѣ, 1793.

4. Sur cette adaptation du *Satir*, voir D. Bogdanović, « Prvo izdanje Reljkovićeve *Satira* ćirilicom », *Nastavni vjesnik*, XVI, 1908, pp. 561-569.

5. On en trouvera un choix intéressant dans le recueil : Српска грађанска лирика XVIII века. Из старих песмарица. За штампу при-

perdre de vue non plus le rayonnement, par voie orale et écrite, du *Razgovor ugodni naroda slovinskoga* (Venise, 1756 ; 2^e éd., 1759) de Kačić Miošić, qui s'inspire directement de la chanson populaire et appartient également à la littérature semi-savante.

Il est d'ailleurs impossible de tracer une limite nette entre la littérature proprement dite et la littérature semi-populaire. Certaines strophes du *Satir* ne sont-elles pas devenues elles-mêmes de véritables chansons populaires, une sorte de *gesunkenes Kulturgut* ?

Obradović, en prenant comme base la langue populaire et en l'enrichissant, là où elle ne pouvait se suffire à elle-même, d'éléments slaves et russes, a fait preuve d'une intelligence et d'un bon sens remarquables. Non seulement cette solution était raisonnable : c'était, dans la circonstance, la meilleure solution, car, tout en tenant compte des exigences de la nouvelle bourgeoisie serbe gagnée aux idées laïques et utilitaires de l'époque, elle maintenait en même temps la continuité de la tradition russo-slavonne en fournissant par là, à la langue littéraire, des possibilités d'enrichissement presque illimitées. Cette réforme rappelle, toutes proportions gardées, celle qu'a entreprise Lomonosov pour créer la langue littéraire russe. Il va sans dire que l'œuvre de Lomonosov fut moins spontanée et plus étudiée, plus « scientifique », pour ainsi dire, et plus parfaite aussi, que celle d'Obradović.

La conception de la langue littéraire préconisée par Obradović trouva un accueil en général favorable, parfois enthousiaste. Obradović, d'ailleurs, n'était pas seul à poursuivre sa tâche. Plusieurs écrivains parmi ses contemporains, comme Jovan Muškatirović, Emanuilo Janković, Vicensije Rakić, et autres, les uns s'inspirant de l'exemple d'Obradović, les autres en suivant simplement l'esprit de l'époque, composent leurs œuvres en langue populaire. Tous ces écrivains, de talent plutôt modeste, n'apportent guère du nouveau dans la conception du serbe littéraire. On notera seulement que Janković, connu surtout comme traducteur d'une comédie italienne et deux pièces allemandes, recourt à un autre moyen qu'Obradović pour remédier à la pauvreté de la langue populaire en mots abstraits : ses traductions n'offrent pour ainsi dire pas de slavonismes ; la place qui revenait à ceux-ci s'y trouve prise par des mots du vocabulaire européen. Ainsi, dans la traduction de Goldoni ¹, on peut lire les formes suivantes : курантъ « journal » (p. 6), криминално (p. 13), не

редили Тих. Остојић и В. Ђоровић, Ср. Карловци, 1926 (Српска краљевска академија. Зборник за историју, језик и књижевност српског народа, I одељење, књ. XIII) ; cf. la préface, pp. III-IV.

1. Терговци, комедија у три акта приведена с' италијанскогъ изъ Карла Голдонини комедија отъ Е. Јанковича, студента медицине, у Лайпску, 1787.

естимира (p. 15), резолвирати (p. 16), негоцирати (p. 19), да профитирате (p. 24), молига на еданъ шолъ теа (p. 38), фризирамъ се (p. 77), инкомодирати (p. 90), etc. Janković a fait ses études secondaires en Hongrie et l'Université en Allemagne. Il représente sans doute l'usage linguistique de cette partie de la bourgeoisie serbe de Hongrie qui a su se libérer de l'emprise de l'école russo-slavonne.

L'œuvre de Rakić présente un intérêt spécial par son succès durable et son rayonnement extraordinaire. Elle consiste en des adaptations, en vers populaires, de certaines légendes chrétiennes (la plus connue est celle de saint Alexis) et rejoint par là cette littérature semi-savante qui vise, certes, les couches inférieures de la société, mais qui jouit, en revanche, d'une diffusion pour ainsi dire « yougoslave » ¹.

L'œuvre d'Obradović a porté un coup sérieux au slavons et au russe en tant que langues littéraires. Mais ce coup n'a pas été définitif : le slavons continue à s'employer dans la littérature, et cela non seulement chez des écrivains de la génération aînée et appartenant au milieu ecclésiastique, comme, par exemple, Rakić, mais aussi chez des jeunes, contemporains d'Obradović. Le succès manifeste de ce dernier, ainsi que l'esprit général de l'époque, ont, toutefois, interverti les positions respectives du slavons et du serbe. Avant Obradović, le slavons régnait en maître absolu, et tout emploi de la langue vulgaire nécessitait une justification et des excuses (Obradović lui-même n'a pas fait exception à cette règle). Après lui, ce sont, au contraire, les écrivains slavonsants qui se voient contraints de motiver leur usage linguistique. Il serait curieux d'entendre leurs raisons.

Parmi ces écrivains, le plus connu est Grigoriје Trlajić. Né en 1766, il se fixe en Russie dès 1796, est nommé en 1803 professeur d'histoire et de statistique, passe ensuite à la chaire d'encyclopédie du droit, et meurt, en 1811, comme professeur à l'Université de Char'kov.

Avant d'examiner les vues de Trlajić sur la langue littéraire, qu'il nous soit permis de citer, comme spécimen de sa propre langue, les quelques vers suivants, extraits de son poème le plus connu :

Радостно зрѣхъ азъ выну въ будущее время,
Гдѣ велми желихъ видѣти маловласное тѣмъ
Насмѣвающихся умильно на мя моихъ дѣтей,
Первыя любви моея плодоносныхъ цвѣтей,
Когда они гляглюя игратися будутъ
На рамени моему, и на персѣхъ ми восплѣжутъ,
Когда же моя десница будетъ управляти
Поползняемая ступки гляглевшаго дѣтяти ².

1. Voir p. 69.

2. Забавленіе одинаго лѣтнаго утра, или удивленіе естествен-

Cette poésie saugrenue montre que son auteur connaissait aussi mal le slavons que le russe (Trlajić l'a écrite avant son départ en Russie). La proportion des mots serbes, étrangers et surtout russes, est sensiblement plus grande que chez Julinać, par exemple, sans parler du slavons exemplaire de Kengelac. On notera aussi la profusion de mots composés fort étranges, calqués souvent sur l'allemand (горовысота = *Berghöhe*, etc.). Et pourtant, tout ce mélange douteux était aux yeux de Trlajić du slavons, autrement dit la langue littéraire des Serbes. La poésie est suivie d'un article intitulé : Увѣщаніе, представляющее Серблемъ причинопобужденія къ присвоенію себѣ Славянскаго языка своего (pp. 58-91). C'est une apologie du slavons : il faut l'adopter parce qu'il est apte à exprimer toutes les notions philosophiques. A ceux qui croient que le développement de la langue vulgaire peut favoriser la culture du peuple, Trlajić répond que le serbe populaire n'est propre à exprimer que les notions les plus élémentaires et ne peut donc nullement servir au progrès de la civilisation (pp. 66-67). Trlajić est loin de méconnaître les mérites d'Obradović, mais il ne pense pas qu'avec la langue populaire on puisse pénétrer dans la philosophie de Socrate et dans celle de Leibniz et de Kant (p. 67) ¹. Mais Trlajić a encore un autre argument à décocher contre le serbe : aucun peuple, dit-il, n'écrit de la même façon qu'il parle (p. 69) ; et il cite à l'appui quelques exemples empruntés à l'allemand et au français. Cette dernière argumentation, qui part d'un fait exact pour en tirer des conséquences de valeur douteuse, était très à la mode à cette époque ainsi qu'au début du XIX^e siècle.

Il importe de noter que les écrivains slavonsants ne nient pas, en général, l'œuvre d'Obradović : ils savent même l'admirer en lui assignant une place honorable dans la littérature serbe ; ils se refusent seulement à considérer le serbe populaire comme la langue littéraire unique. Nous avons vu quelle a été à cet égard l'attitude de Trlajić. Un autre écrivain à tendances slavons, Atanasije Stojković, professeur, comme Trlajić, à l'Université de Char'kov, se représente la langue littéraire serbe comme une sorte de diptyque avec Rajić, d'un côté, et Obradović, de

нымъ красотамъ, въ Виѣннѣ, 1793, p. 21. En réalité, c'est la traduction d'une idylle de Salomon Gessner ; voir là-dessus Pavle Popović, « Grigorije Trlajić et Salomon Gessner », *Archiv für slav. Philologie*, XXXVI, 1916, pp. 182-185.

1. Toujours en parfait accord avec lui-même, Trlajić se prononce ailleurs sur les fonctions précises de la langue populaire : въ началѣ низшія науки, яже ко увеселенію паче кратковременному, или къ внѣшнему благоображенію читателей служатъ (voir K. Radčenko, Сербскій писатель Досиоей Обрадовичъ, p. 231, note 1).

l'autre ¹. Lukijan Mušicki essayera plus tard de mettre ce dualisme en pratique, en écrivant ses poésies, suivant le sujet traité, tantôt en serbe, tantôt en slavon.

Écrivant dans une langue artificielle et s'adressant, de ce fait, à un public peu nombreux, les écrivains slavonisants ne présentaient aucun danger pour le triomphe du courant populaire inauguré par Obradović et son école.

*
**

L'évolution de la langue littéraire serbe aurait pu s'en tenir à la réforme d'Obradović. Cependant, cette réforme n'a pas été définitive : elle devait être compromise avant même d'avoir eu le temps nécessaire pour se fixer. Les destinées ultérieures du serbe littéraire qu'Obradović avait créé sont singulièrement compliquées et dépassent les cadres modestes que je me suis assignés dans cet ouvrage. Je me contenterai donc de n'en donner ici, en manière de conclusion, qu'un résumé rapide.

Ce n'est pas, en tout cas, aux écrivains de langue slavonne qu'il appartenait de compromettre l'œuvre d'Obradović. La faute en revient à ses continuateurs, à ceux-là même qui prétendaient « avoir ramassé le flambeau allumé par Obradović » (l'image est de Jakov Ignjatović et vise l'écrivain Milovan Vidaković) ². N'oublions pas que nous nous trouvons, au début du xix^e siècle, dans une atmosphère tout autre que celle du siècle des lumières, le siècle qui a produit Obradović. C'est l'époque des insurrections serbes, l'époque où s'organise, sous la tutelle russe, la Serbie de Karageorge et de Miloš. L'orientation des Serbes de Hongrie vers l'Occident et les liens à peine amorcés avec les compatriotes des autres pays « yougoslaves » cèdent la place à une croissance rapide de l'influence politique russe, suivie d'un particularisme serbe plus étroit. Il était naturel, dans ces conditions, que le serbe populaire, le наш општи језик qu'Obradović s'efforçait d'imiter, retombât aux yeux de ses successeurs, plus particularistes et de culture moindre, à l'état d'un роведарски језик, d'un « parler de bouviers » (l'expression est de Vidaković). Cet état d'esprit les fait revenir en arrière et s'enliser dans l'ornière du slavon. Revirement pour une bonne part inconscient : les écrivains du début du xix^e siècle croient continuer à écrire le serbe, et, en effet, la base de leur langue est populaire. Mais, soucieux de faire ressortir la différence entre la « langue des bouviers » et celle de la bonne société acquise à la culture russe, ils laissent, sans système ni mesure, déferler sur leur serbe une vague d'éléments slavons et russes. Tel était, par exemple, le style

1. « Когда бы я силу Раичева и сладость Обрадовичева языка соединити могао... », *Фвсика*, I, въ Будимѣ, 1801, préface.

2. Pavle Popović, Milovan Vidaković, Београд, 1934, р. 4.

de Milovan Vidaković, le plus notoire parmi les écrivains de cette époque. Les œuvres de ce genre étaient condamnées à n'atteindre que le tout petit public des lettrés de la Voïvodine. La réforme d'Obradović était compromise, et il fallait recréer le serbe littéraire.

Cette tâche sera accomplie par Vuk Karadžić, originaire de l'Herzégovine, austrophile et étranger au particularisme orthodoxe et conservateur des Serbes de Hongrie. En tant qu'informateur et enquêteur de Kopitar, formé à l'école linguistique de Vienne, Karadžić saura, beaucoup mieux que les hommes du XVIII^e siècle, faire la discrimination entre ce qui est populaire et ce qui ne l'est pas. Comme Obradović, il construira la langue littéraire sur une base populaire serbo-croate. Mais, orienté entièrement vers l'Occident et non vers la Russie, il s'efforcera de faire disparaître du serbe littéraire le fonds russe et slavons dont Obradović ne pouvait pas se passer. Karadžić pouvait bien, lui, se permettre ce radicalisme linguistique : ses préoccupations de pur folkloriste lui évitaient, au moins provisoirement, les difficultés inhérentes à la création d'un vocabulaire abstrait autre que le vocabulaire slavons.

Vuk Karadžić a remporté un succès complet. Il n'a rencontré de résistance que celle de la routine, et qui se réduisait le plus souvent à des querelles orthographiques, donc sans force réelle. Et ce succès même nous montre bien qu'il avait en somme agi dans l'esprit de son époque, un esprit qui avait sensiblement évolué depuis le début du siècle. En effet, l'influence russe avait diminué, et les Serbes de Hongrie, comme ceux de la principauté, se tournant vers l'Autriche et triomphant du particularisme étroit, retrouvaient leur orientation naturelle, celle qui les reliait à leurs voisins serbes et croates de l'Ouest, orthodoxes et catholiques. Dans l'espace de cent ans, le mouvement en faveur d'une langue littéraire, commencé par l'adoption du slavons russe, aboutissait à la création définitive du serbo-croate littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

A. TEXTES.

АВРАМОВИЋ (Teodor), Нѣмецкій и сербскій словарь на потребу сербскаго народа въ крал. державахъ, въ Виеннѣ, 1790. — *Deutsch und Illyrisches Wörterbuch zum Gebrauch der Illyrischen Nation in den K. Staaten*, Wien, 1790.

Букварь, или начальное учение хотящимъ учиться книгъ писмены сербско-славенскими, въ Вѣннѣ, 1770.

Букварь, съ литерами греко-славенскими, в' ползу и употребленіе дѣтемъ учащимся, въ Венеціи, 1770.

ДАМЈАНОВИЋ (Vasilije), Новая сербская ариеметика или простое наставленіе къ хесапу. Изъ разныхъ книгъ собрано, новыми примѣры кратчайшимъ образомъ изяснено, и къ употребленію Сербскія учащіяся юности издано отъ Василия Дамяновича, въ Млеткахъ, 1767.

ДАРВАР (Dimitrije N.), Благодравіе или книжица ко украшенію нравовъ юношескихъ зѣло полезная, съ еллинскаго на славенскій діалектъ въ ползу и употребленіе словеносербскихъ отроковъ преведена Димитріемъ Ніколаевичемъ Дарваръ, разсмотрена же и исправлена нѣкіимъ своего отечества сущимъ любителемъ, а на свѣтъ издана Ніколаемъ Дарваромъ, въ Виеннѣ, 1786.

ИЕІКА іерополітика, или Філософіа нравоучительная смволами и приуподобленіи изясненна, въ Виеннѣ, 1774.

ЈАНКОВИЋ (Emanuilo), Терговци, комедіа у три акта приведена с' италянскогъ изъ Карла Голдониини комедіа отъ Е. Јанковича, студента медицине, у Лайпсику, 1787.

ЈАНКОВИЋ-МИЊЕВСКИ (Teodor), Ручная книга потребная магистромъ Іллврїческихъ неунїтскихъ малыхъ школъ въ Цесаро-Кралѣвскихъ государствахъ, часть первая, въ Виеннѣ, 1776. — *Nothwendiges Handbuch für Schulmeister der illyrischen nicht unirten Trivial-Schulen in den Kais. Königlichen Erblanden*, erster Theil, Wien, 1776.

- ЈЕРОТЕЈ РАЌАНИН**, Путышаствіе къ граду Іерусалиму Іероофея іеромонаха Рачанинскаго, въ лѣто отъ бытія 7212, а отъ Рождества Христова 1704, мѣсяца Іюліа 7 (édité par O. Bodjanskij, dans les Чтенія въ Императорскомъ Обществѣ исторіи и древностей російскихъ, 1861, кн. 4, III, pp. 1-42).
- JULINAC (Pavle)**, Краткое введеніе въ исторію происхожденія славеносербскаго народа, бывшихъ въ ономъ владѣтелевъ Царевъ, Деспотовъ, или владѣтельныхъ Князевъ Сербскихъ, до времени Георгія Бранковича, послѣдняго Деспота Сербскаго, сочинено и изъ разныхъ Авторовъ нотами изяснено Павломъ Юлинцемъ находящимся въ Россійской Императорской Службѣ Военной, [Venise], 1765.
- Велизарій господина Мармонтель, академіи Французскаго языка члена, изъ Французскаго на славенскій языкъ преведень, въ Виеннѣ, 1776.
- KENGELAC (Pavle)**, Естествословіе, въ Будинѣ градѣ, 1811.
- Всемирнаго событіясловія часть первая, въ Будиномѣ градѣ, 1821.
- MUŠKATIROVIĆ (Jovan)**, Краткая размышленія о средствахъ чрезъ коя дражайшему нашему отечеству Маѣарской съ добрымъ месомъ и рыбомъ постоянно помощибысе могло и мяса умаленіе, слѣдовательно уселену скупость удалить. Писалъ Іоаннъ Мушкатиновичъ, свободнаго и кралѣвскаго града Пештанскаго Сенаторъ, якоже и чрезъ Славно Кралѣвство Маѣарско и стране ему принадлежаще, заклетый Адвокатъ либо Истець, въ Будинѣ градѣ, 1805.
- Причте илити по простому пословице, тѣмже сентенціе илити рѣченія, трудомъ и прилежаніемъ Іоанна Мушкатиновичъ, чрезъ Славное Кралѣвство Маѣарское и стране ему принадлежаче заклетога адвоката, собрана, у Бечу, 1787.
- NOVAKOVIĆ (Stojan)**, Примери књижевности и језика старога и српско-словенскога. Треће прегледано и поправљено издање, у Београду, 1904.
- OBRAĐOVIĆ (Dositej)**, Дела Доситеја Обрадовића. Пето, државно, издање, Београд, 1911.
- ORFELIN (Zaharija)**, Горестный плачь славныя иногда Сербіи, своихъ царей, князей, вождовъ, градовъ же и земель лишенныя, и на чужыхъ предѣлахъ въ жалостномъ подданствѣ сѣдящия, чрезъ собственнаго сына ея объявленный, въ Венеціи, 1764.
- Искусный подрумаръ, вѣрно наставляющій, како Подрумъ, Бурадъ, иновая и старая вина содержать, различная художественная дѣлати, покваренная поправляти; различная от травъ, кореніи и плодовъ къ здравію служащая вина, и другая деликатная воденая питія и мажуне ради прохлаждающихъ питіяхъ, и притомъ различне художественне ракіе, Шербете и

оцетъ правити, нынѣ первѣе на Сербскомъ языкѣ списанъ Захаріемъ Орфеліномъ Цес. Крал. Віенскія Академіи художествъ членомъ, въ Віеннѣ, 1783.

ORFELIN (Zaharija), Плачъ Сербіи, еяже сыни в различныя государства разсѣялися, объявленный от С. С. С. [Venise, 1764.]

— Славено-сербскій магазинъ, то есть : собраніе разныхъ сочиненій и переводовъ, къ ползѣ и увеселенію служащихъ, томъ первый, часть I, въ Венеціи, 1768.

— Вѣчный то есть от начала до конца міра трающій календарь, содержащій въ себѣ святцесловъ и краткая, по восточныя церкви исчисленію, о кругахъ годовыхъ и прочихъ принадлежащихъ вещей изясненія ; къ тому фзическая о тѣлахъ міра и о водяныхъ и воздушныхъ приключеніяхъ разсужденія ; съ прибавленіемъ священныя и свѣтскія хронологіи, нынѣ первѣе на славенскомъ языкѣ въ ползу славенскихъ народовъ написанъ Захаріемъ Орфеліномъ, въ Віеннѣ, 1783.

— Житіе и славныя дѣла государя императора Петра Великаго, самодержца всероссійскаго, съ предположеніемъ краткой географической и политической исторіи о Россійскомъ царствѣ, нынѣ первѣе на Славенскомъ языкѣ списана и издана, часть первая-вторая, въ Венеціи, 1772.

OSTOŠIĆ (T.) et ČOKOVIĆ (V.), Српска грађанска лирика XVIII века. Из старых песмарица. За штампѣ приредили —, Ср. Карловци, 1926 (Зборник за историју, језик и књижевност српског народа, прво одељење, XIII).

PETROVIĆ (Vasilije), Исторія о Черной Горы, Москва, 1754 (réédité par O. Bodjanski, dans les Чтенія въ Императорскомъ Обществѣ исторіи и древностей россійскихъ, 1860, кн. II).

RALIĆ (Jovan), Бой змая са орлови на кратко описанъ от I. P. A. в лѣто 1789, въ Віеннѣ, 1791.

— Исторія разныхъ славенскихъ народовъ, наипаче же Болгаръ, Хорватовъ и Сербовъ, изъ тмы забвенія изытая и во свѣтъ историческій призведенная Іоанномъ Раичемъ, архимандритомъ во Свято-Архаггелскомъ монастырѣ Ковилѣ, I-IV, въ Віеннѣ, 1794-1795.

— Катихисисъ малый, или сокращенное православное исповѣданіе греческаго неунітскаго закона, во употребленіе неунітскія славено-сербскія юности, сочиненъ и от неунітскаго епископскаго въ Карловцѣ 1774 лѣта держаннаго Синода подтвержденъ, во Віеннѣ, 1774.

— Краткая Сербліи, Рассаи, Босны и Рамы кралевствъ исторія по плану Вилхелма Гуери и Іоанна Граў и по иныхъ ученыхъ англезовъ устроенная и изъ 55. тома Общественныя исторіи изытая и съ нѣмецкаго на славенскій языкъ пре-

- веденная и краткими примѣчаніями изясненная Іоанномъ Раичемъ архимандритомъ, въ Виеннѣ, 1793.
- РАЛІС (Jovan), Цвѣтникъ въ двѣстѣ и двадесять и четыре избранныхъ исторіяхъ насажденный и изъ источниковъ і[зра]илевыхъ напоенный, въ немъ же кринны удолины добродѣтелей посредѣ терній пороковъ растутъ и цвѣтутъ, въ ползу и украшеніе всѣхъ любителей честности предложенъ 1793. За 67 лѣтъ дарованныя жизни трудъ сей въ благодареніе Богу принесенъ. I. P., въ Будинѣ градѣ, 1802.
- РЕЛКОВІС (Matija Antun), *Djela, priredio za štampu i uvod napisao T. Matić, u Zagrebu, 1916 (Stari pisci hrvatski, XXIII).*
- Сатуръ, или дивій човекъ. У первой части пѣва на стихови Славонцемъ; а у другой части, Славонацъ отпѣва у стихови Сатуру. Г. Антоніемъ Релковичемъ сочиненъ, преведенъ же на просто-сербскій языкъ Стефаномъ Раичемъ, въ Виеннѣ, 1793.
- СОЛАРИС (Pavle), Ново гражданско землеописаніе перво на езику сербскомъ, у две части. Павломъ Соларичемъ. Съ землеписникомъ одъ XXXVII листова, у Венеціи, 1804.
- Ключицъ у мое землеописаніе чрезъ неколика писма моему пріятелю Л...* Н...*. Павломъ Соларичемъ, у Венеціи, 1804.
- Улог ума челоувѣческаго у малену... С' нѣмецкаго преведен Павломъ Соларичемъ, у Венеціи, 1808.
- СТОЈАДИНОВІС (Pavle M.), Сербскіи нѣмецки разговори за оне, кои языкомъ симъ учитися желаютъ, ради облекченія и удовольствія собрано Павломъ Марковъ Стоядиновичъ, въ Вѣеннѣ, 1793.
- СТОЈКОВІС (Atanasije), Фвсѣка. Простымъ языкомъ списана за родъ славено-сербскій. Первая часть, въ Будимѣ, 1801.
- Кандоръ или откровеніе египетскихъ тайнъ, въ Будимѣ, 1800.
- Сербскій секретаръ или руководство како сочинявати различнѣйша писма, квѣте, облигаціе, контракте, тестаменте, реверсе, конте и пр., въ Будинѣ, 1802.
- Стихи, каковымъ образомъ любовь у браку сохранили можно, въ Будинѣ, 1800.
- ТРАЛАЈС (Grigorije), Забавленіе одинаго лѣтнаго утра или удивленіе естественнымъ красотамъ, въ Виеннѣ, 1793.
- ТРОНОШКИ *Родослов* : édité 1^o par Janko Šafařík, dans le Гласникъ Друштва србске словесности, V, 1853, pp. 17-112 (copie de Tropono'a) ; 2^o par Miloš S. Milojević, dans le Гласникъ Српскогъ ученогъ друштва, XXXV, 1872, pp. 1-103 (copie dite *Opšti list*, de Peć).
- ВЕНЦЛОВІС (Gavrilo) : certaines œuvres de Venclović ont été éditées par Gavrilo Vitković dans : 1^o « О книжевномъ раду јеромонаха Гаврила Стефановића », Гласникъ Српскогъ ученогъ друштва,

- XXXIV, 1872, pp. 151-177; 2° Прошлост, устава и споменици угарских краљевих Шајкаша, Београд, 1887, pp. 369-450 (Гласник Српскога ученог друштва, LXVII).
- ЎѢДАНОВИЋ (Milovan), Любомиръ у Елѣсиуму, романтическа, но при томъ и моралная повѣсть, сочинена Милованомъ Видаковичемъ, дѣтовоспитателемъ, посвященаже господару Павлу Перишичу, младому купцу и гражданину Новосадскому, I-III, въ Будимѣ, 1814-1823.
- ЎѢТКОВИЋ (Gavrilo), Споменици из Будимског и Пештанског архива. Прикупио, исписао и приредио проф. Гаврило Витковић... Збирка прва [1683-1728], у Београду, 1873 (Гласник Српског ученог друштва, 2-ги одељак, III); — збирка друга [1728-1748], 1873 (*ibid.*, IV); — збирка трећа [1749-1780], 1874 (*ibid.*, V); — збирка четврта [suppléments et index], 1875 (*ibid.*, VI).
- ЎѢДАНОВСКИ (Stefan), Нѣмецкая грамматика из различныхъ авторовъ наипачеже Годшедовыхъ книгъ собранна, и въ ползу сербскихъ дѣтей на славеносербскомъ языкѣ изяснена, въ Виѣннѣ, 1772.
- ЎѢФАНОВИЋ (Hristofor), Стематогрѣя, юже въ вѣчную память благополучнаго потвержденія святѣйшему и блаженнѣйшему господину, господину Арсенію Четвертому, архіепископу Пекскому, всѣхъ Сербовъ, Болгаръ. Западнаго Поморія. Далмациі, Босны, обонпол Дуная, и цѣлаго Иллѣрика, Патріарху господину, господину милостивѣйшему, Христофоръ Жефаровичъ, иллѣрико-рассіанскій общій зографъ всепокорно приписуєтъ и въ залогъ сыновскаго благоговѣнія даруєтъ, въ Вѣннѣ, 1741.

B. OUVRAGES

- АЛЕКСИЋ (Radomir), « Језик Матије Антуна Рељковића », Јужно-словенски филолог, IX, 1930, pp. 197-272; X, 1931, pp. 91-65.
- БЕЛИЋ (Aleksandar), « Književni jezik srpskohrvatski », *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka*, II, pp. 347-358.
- БОГДАНОВИЋ (David), « Prvo izdanje Reljkovičeva *Salira* ćirilicom », *Nastavni vjesnik*, XVI, 1908, pp. 561-569.
- ГРЋИЋ (Jovan), « Наша преводна књижевност у другој половини 18 и у првој четвртини 19 века », Гласник Историског друштва у Новом Саду, V, 1932, pp. 39-55.
- ГРУЛИЋ (Rad. M.), « Прилози за историју српских школа у првој половини XVIII века », Споменик, XLIX, 1910, pp. 99-143.
- ЛЕШИЋ (Fran), « Jovana Rajića *Kratka istorija srpska* (1793) i njen

- izvor », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, IV, 1924, pp. 92-104.
- Ivić (Aleksa), « Теодор Јанковић-Миријевски у одбрану ћирилице », Јужнословенски филолог, XI, 1932, pp. 197-216.
- Jagić (Vatroslav), « Доситијева рјечитост », Бранково коло, XVII, 1911, pp. 177-180.
- « Iz prošlosti hrvatskoga jezika », *Književnik*, I, 1864, pp. 332-358, 447-485.
- Јаковљевић (Milan), « О Доситијеву језику и стилу », Бранково коло, XVII, 1911, pp. 203-206.
- Јовановић (Radovan P.), « Стари српски буквар, штампан са бакро-реза 1780 године у Новом Саду », Гласник Српскога ученог друштва, LXIII, 1885, pp. 251-262.
- Јовановић (Vladan), « Гаврило Стефановић Венцловић », Српски дијалектолошки зборник, II, 1911, pp. 105-306.
- Караџић (Vuk), Скупљени граматички и полемички списи, I-III, Београд, 1894-1896.
- Кириловић (Dimitrije), Српске основне школе у Војводини у 18 веку (1740-1780). Прилози, Сремски Карловци, 1929 (Историско друштво у Новом Саду, Посебна издања, кн. I).
- Колендић (Petar), « Džefarović i njegovi bakrorezi », Гласник Историског друштва у Новом Саду, IV, 1931, pp. 35-45.
- Kostić (Mita), « Непозната дела Захарије Орфелина », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, I, 1921, pp. 86-92.
- « О првом француском роману у српском преводу (« Велизар »), *ibid.*, II, 1922, pp. 50-55.
- « Прилог нашој лексикографији », Јужнословенски филолог, VII, 1928-1929, pp. 213-215.
- Кулаковски (Platon), « Начало русской школы у сербовъ въ XVIII в. Очеркъ изъ истории русскаго вліянія на югославянскія литературы », Извѣстія отд. русск. яз. и слов., VIII, 1903, кн. 2, pp. 246-311; кн. 3, pp. 190-297.
- Вукъ Караџичъ, его дѣятельность и значеніе въ сербской литературѣ, Москва, 1882.
- Магарашевић (Djordje), « Dositije Obradović i Matija Reljković », *Nada pouci, zabavi i umjetnosti*, u Sarajevu, IX, 1903, pp. 295-297, 311-314, 327-328.
- « Историско-критички преглед словено-српске граматике до године 1847 », Летопис Матице српске, 1890, књ. 161, pp. 1-28; књ. 162, pp. 1-29.
- Матић (Svetozar), « Песме Јована Рајића », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, IV, 1924, pp. 221-239.
- « Принципи уметничке версификације српске », Годишњица

- Николе Чупића, XXXIX, 1930, pp. 119-162; XL, 1931, pp. 51-72; XLI, 1932, pp. 128-166.
- Милковић (Mihailo), « Мармонтелов « Bélisaire » у српском преводу из 1776 године », Српски књижевни гласник, XIX, 1907, pp. 906-918.
- Новковић (Stojan), « Буквари за Србе од 1727 и 1734 », Гласник Српског ученог друштва, XLVI, 1878, pp. 230-242.
- « Из хронике деспота Ђурђа Бранковића, с додатком некојих докумената који се њега тичу », Гласник Српског ученог друштва, XXXIII, 1872, pp. 135-190.
- Српска библиографија за новију књижевност, 1741-1867, у Биограду, 1869.
- Остојић (Tihomir), Доситеј Обрадовић у Хопову. Студија из културне и књижевне историје, у Новоме Саду, 1907.
- Српска књижевност од велике сеобе до Доситеја Обрадовића, Сремски Карловци, 1905.
- « Стихослов од год. 1717 », Јужнословенски филолог, II, 1921, pp. 126-129.
- Захарија Орфелин, живот и рад му, Београд, 1923 (Српска краљевска академија, Посебна издања, XLVI).
- « Zaharija Orfelin als Philolog », *Archiv für slav. Philologie*, XXX, 1909, p. 448-452.
- Петровски (N. M.), Compte rendu de l'ouvrage de P. Zabolotskij (voir ci-dessous), dans le Ж. М. Н. П., 1909, 2, pp. 417-437.
- Рисот (Émile), *Les Serbes de Hongrie, leur histoire, leurs privilèges, leur Église, leur état politique et social*, Prague, 1873.
- Рогов (Nil), « Къ вопросу о реформѣ Вука Караджича », Ж. М. Н. П., 1882, 4, pp. 162-225; 5, p. 158.
- « Замѣтка о торговлѣ русскими книгами между австрійскими сербами въ началѣ сего столѣтія », Русскій архивъ, 1873, col. 159-163.
- Роговић (Pavle), « Цветник » Јована Рајића, *Slavia*, IX, 1930-1931, pp. 300-317.
- « Grigorije Trlajić et Salomon Gessner », *Archiv. für slav. Philologie*, XXXVI, 1916, pp. 182-185.
- Милован Видаковић, Београд, 1934.
- Радѣенко (K. F.), Сербскій писатель Досиѣей Обрадовичъ и его литературная дѣятельность, Кіевъ, 1907.
- Радојчић (Nikola), « О Хроникама грофа Ђорђа Бранковића », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, VI, 1926, pp. 1-45.
- « О презимену и пореклу Гаврила Стефановића Венцловића », Гласник Историског друштва у Новом Саду, IV, 1931, pp. 314-316.

- РАДОЈЋИЋ (Nikola), О Троношком родослову, Београд, 1931 (Српска краљевска академија, Посебна издања, LXXXVI),
- « Pavla Julinca « Kratki uvod u istoriju porekla slaveno-srpskog naroda » (1765) », *Rad Jugoslavenske akademije*, 237, 1929, pp. 1-37.
- « Подлога Рајићеве Историје », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, I, 1921, pp. 177-189.
- « Рајићева Hrvatska istorija », *Rad Jugoslavenske akademije*, 222, 1920, pp. 75-113.
- « Српска схватања културне историје у осамнаестом веку », Летопис Матице српске, књ. 335, 1933, pp. 132-139.
- « Захарија Орфелин као историчар », Гласник Историског друштва у Новом Саду, VI, 1933, pp. 253-280.
- РАДОНИЋ (Jovan), Гроф Ђорђе Бранковић и његово време, у Београду, 1911.
- « Митрополит Стефан Стратимировић о општем словенском књижевном језику », Јужнословенски филолог, I, 1913, pp. 113-122.
- РУВАРАС (Dimitrije), Архимандрит Јован Рајић, 1726-1801, Сремски Карловци, 1901.
- « Два непозната превода и један оригиналан спис архимандрита Јована Рајића », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, VI, 1926, pp. 91-98.
- « Мојсије Петровић, митрополит београдски, 1713-1730. Прилог историји српске цркве », Споменик, XXXIV, 1898, pp. 81-201.
- « О првом штампаном словенском буквару за српску децу », Годишњица Николе Чупића, XIII, 1893, pp. 269-290.
- « Писма Максима Суворова, руско-српског учитеља, и митрополита Мојсија Петровића », Споменик, XLIX, 1910, pp. 74-95.
- « Прва штампана латинска граматика за Србе », Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, IV, 1924, pp. 155-176.
- СКЕРЛИЋ (Jovan), Историја нове српске књижевности, потпуно и илустровано друго издање, Београд, 1921.
- Српска књижевност у XVIII веку, ново исправљено издање у редакцији Владимира Ђоровића, Београд, 1923.
- SPERANSKIЈ (M. N.), « К вопросу о русском влиянии в сербской литературе XVIII в. », Труды Института славяноведения Академии наук СССР, II, 1934, pp. 27-33.
- СТОЈАНОВИЋ (Lj.), Каталог рукописа и старих штампаних књига. Збирка Српске краљевске академије, Београд, 1901.
- Живот и рад Вука Стеф. Караџића, Београд, 1924.
- СУЋЕВИЋ (Milovan), « Језик у делима Доситеја Обрадовића », Извештај Српске прав. велике гимназије Ср. Карловачке за школску годину 1913/1914, кн. 55, година 62, pp. 5-60.
- VAILLANT (André), « Les origines de la langue ragusaine », *Revue des études slaves*, IV, 1924, pp. 222-251.

- VUKADINOVIĆ (Nićifor), Compte rendu de J. Skerlić, Српска књижевност у XVIII веку, dans les Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, V, 1925, pp. 281-289.
- ZAVOLOTSKIJ (P. A.), Очерки русскаго вліянія въ славянскихъ литературахъ новаго времени. I, 1, Русская струя въ литературѣ сербскаго возрожденія, Варшава, 1908.
- ŽIVANOVIĆ (Jovan), « Језик Јована Рајића у књижицама писаним за дјецу », Коло, I, 1901, pp. 492-494.
- « Српски језик у катихизису Јована Рајића », Бранково коло, I, 1895, col. 313-317.

Vu le 5 juillet 1934.

*Le Doyen de la Faculté des lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION.....	11
CHAPITRE I. — Le slavonserbelangue littéraire.....	17
CHAPITRE II. — Les débuts de l'influence russe.....	28
CHAPITRE III. — Le slavonsrusse langue littéraire.....	37
CHAPITRE IV. — Les débuts du serbelittéraire.....	56
BIBLIOGRAPHIE.....	75

